

le d'édilit

McGill DAILY le d'édilit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill



RÉDACTION

2075 Boulevard Robert-Bourassa, bureau 500
Montréal (Québec) H3A 2L1
Téléphone : +1 514 398-6784

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Lara Benattar

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Astrid Delva
Juliette De Lamberterie
Antoine Milette-Gagnon

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Grégoire Collet
Évangéline Durand-Allizé

Société

societe@delitfrancais.com
Katherine Marin

Philosophie

philosophie@delitfrancais.com
Simon Tardif

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com
Sebastien Oudin-Filipecki

Coordonnatrices visuel

visuel@delitfrancais.com
Alexis Fiocco
Béatrice Malleret

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Matias Brunet-Kirk

Coordonnateurs de la correction

correction@delitfrancais.com
Niels Ulrich
Amine Baouche

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnateurs réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Lucile Jourde Moalic
Iyad Kaghad

Événements

evenements@delitfrancais.com
Madeleine Gilbert

Contributeurs

D'johé Kouadio, Rafael Miró, Gabrielle Leblanc-Huard, Joseph Herbinet, Juliette Mamelonnet, David D'Astous, Méline Nantel, Sophie Renaudin, Alina Lasry, Owen Egan

Couverture

Alexis Fiocco
Béatrice Malleret

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Lydia Bhattacharya

Conseil d'administration de la SPD

Lydia Bhattacharya, Léandre Barôme, Tony Feng, Boris Shedov, Nouèdyn Baspin, Julian Bonello-Stauch, Lara Benattar, Hannah Raffin, Phoebe Pannier Sébastien Oudin-Filipecki

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire. Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Le nom de nos équipes ne devrait pas nous faire rougir

LARA BENATTAR ET SÉBASTIEN OUDIN-FILYPECKI
Rédactrice en chef et Coordonnateur de la Production

« En vue de positionner McGill comme un chef de file de l'après-CVR (Commission de vérité et réconciliation du Canada, *ndlr*) tout en tenant compte des points de vue partagés au sein de la communauté mcgilloise, le Groupe de travail invite notre université à lancer un processus de consultation à l'intérieur de l'université, mais aussi auprès des organismes et des communautés externes concernés, afin de renommer les équipes universitaires masculines de McGill ». En ces termes, le Groupe de travail du vice-principal exécutif sur les études et l'éducation autochtones demandaient l'année dernière à l'administration de changer le nom Redmen. Ce nom est une référence directe à l'appellation péjorative « Peaux-Rouges », selon le rapport du Groupe.

Le bureau aux Affaires autochtones de l'AEUM (une branche des Affaires externes de la fédération étudiante) organise, le 31 octobre prochain, une manifestation devant le pavillon de l'administration James, et ce, alors que la campagne pour le changement de nom a suscité une forte attention médiatique, y compris au niveau national. Dans un communiqué le vice-principal exécutif, le Pr. Christopher Manfredi reconnaissait pour la première fois « la frustration et l'impatience » de la communauté mcgilloise, promettant un vaste processus de consultation et ce, alors que l'université a promis de revoir ses initiatives de commémoration et de changement de nom avant son 200e anniversaire. Tout en reconnaissant la frustration de la communauté, la décision du vice-principal exécutif ne l'allège pas, en nous promettant un nouveau processus de consultation, sans nous garantir qu'une décision sera prise à sa suite.

Dans notre éditorial du 25 septembre, nous soulignions l'importance de briser le monopole de la subjectivité, en condamnant l'habitude

des personnes non autochtones à prêter aux Autochtones des désirs, des souffrances et des revendications sans consultation préalable. La même critique pourrait avoir aujourd'hui une certaine légitimité, au regard des différentes réactions suscitées par l'appel au changement de nom des équipes sportives masculines de l'université.

Nous espérons que les voix seront pesées à l'aune de leurs histoires. La mise en place de plateformes de débats solides, accessibles à grande échelle est urgente. En effet, sans discussion préalable entre les différents partis, et notamment sans diffusion claire des souffrances causées par l'association des équipes sportives de l'université à des symboles et des stéréotypes violents liés aux communautés autochtones, le résultat des consultations ne pourra être satisfaisant. Il ne sera que le fait de sentiments isolés, notamment ceux émanant du fort attachement des athlètes et des amateurs-rices de sport à l'université, qui n'auront pas pu être remis en question en profondeur. Il faut que ceux et celles qui répètent que le nom Redmen n'est qu'une référence aux couleurs de l'université entendent la force performative du langage : quelle que soit l'intention à la source de la création de ce nom, ce dernier renforce les violences symboliques perpétuées à l'égard des communautés autochtones.

Si Pr. Christopher Manfredi souligne l'importance du « sentiment d'appartenance envers le nom Redmen », nous pensons que l'histoire d'oppression des peuples autochtones au Canada et le devoir d'exemplarité de McGill à leur égard doit être pris en plus grande considération. Il est probable que le sentiment d'appartenance de la communauté soit davantage lié aux équipes et à leurs performances sportives qu'au nom inscrit sur le jersey des joueurs. Il nous semble que les valeurs prônées dans les hautes sphères du sport mcgillois, comme le respect, le courage et l'esprit d'équipe correspondent au combat mené avec détermination depuis plusieurs semaines pour le changement de nom. ☉

McGill sauvera la planète plus tard

Le Sénat reste flou quant aux mesures environnementales à prendre.

ASTRID DELVA
Le Délit

Le 24 octobre se tenait l'assemblée du Sénat de l'Université McGill pour discuter des enjeux étudiants : la dérégulation des frais scolaires pour les étudiants internationaux, le rapport annuel concernant les enquêtes d'inconduite (*Annual Report Concerning the Investigation of Research Misconduct* en anglais) et le Rapport de progrès sur les initiatives de durabilité à McGill (*Progress Report on Sustainability Initiatives at McGill* en anglais).

La confidentialité des informations

Les membres du Sénat ont rapidement discuté de la dérégulation des frais scolaires qui touchent les étudiants internationaux : le sénateur et vice-principal exécutif et vice-principal aux études, Christopher Manfredi, a déclaré dans un communiqué en réponse

aux deux jeunes sénateurs que cette dérégulation allait permettre à l'université de ne plus être en situation de déficit qui coûte à l'université « *approximativement 100 millions de dollars* ». Il a ajouté que « *McGill n'a pas l'intention d'augmenter de manière drastique les coûts pour les étudiants internationaux* » sans préciser quelle serait la hausse.

Le rapport annuel sur les enquêtes d'inconduite au sein de l'université a été dévoilé par Christina Wolfson, responsable du comité éthique, qui a rappelé qu'il s'agissait d'une « *procédure hautement confidentielle* » et que le nombre d'allégations était faible par rapport aux standards canadiens. Le sénateur Robert a soulevé le fait que la catégorie des comportements non éthiques était très « *large* » et souhaitait savoir d'où provenaient ces allégations. Cette dernière répond que seuls deux cas de ce genre avaient été répertoriés et que les informations étaient confidentielles. De plus,

« McGill s'est engagé à atteindre la neutralité carbone en 2040 alors que le rapport du GIEC stipule que des mesures doivent être prises avant 2030 »

elle a précisé que les allégations pouvaient provenir du doyen, des comités éthiques et de toutes les unités administratives en général. Un autre sénateur s'est interrogé sur l'opacité des résultats des enquêtes, déclarant : « *je ne suis pas certain d'être d'accord avec la confidentialité des résultats d'une enquête.* » La responsable a répondu que les informations pouvaient être dévoilées si cela était dans l'intérêt public.

Divest remis à plus tard

Suite aux recommandations du comité de conseil sur la responsabilité sociale (*Committee to Advise on Matters of Social Responsibility* (CAMSR) en anglais), chargé de

conseiller les gouverneurs sur la décision de désinvestir des énergies fossiles, préparées par Frédéric Bachand, le rapport a été présenté par le sénateur Christopher Manfredi. Le rapport a mis en place sept mesures à prendre afin de lutter contre le réchauffement climatique. McGill s'est engagé, entre autres, à atteindre la neutralité carbone en 2040 alors que le rapport du GIEC stipule que des mesures doivent être prises avant 2030. Jacob Shapiro a partagé son inquiétude quant au temps d'action semblant trop lointain. De plus, le professeur Mikkelson est intervenu en s'interrogeant sur la décision du Sénat, soit de « *réduire les émissions de carbone ou de compenser*

la hausse afin d'atteindre la neutralité carbone en 2040 », demandant quelle serait la baisse des émissions de carbone et la compensation. Le sénateur Manfredi a répondu que le Sénat privilégiait la réduction des émissions sans donner de chiffres exacts. En fin de session, le professeur Mikkelson demande pourquoi la motion de désinvestissement avait été renvoyée par le Conseil des gouverneurs au CRS qui l'avait déjà « *mal conduit deux fois* » au lieu de « *mettre en œuvre une résolution fortement en faveur du désinvestissement ou d'envoyer le sujet à un comité collectif du Sénat comme spécifié dans le cas où le Sénat et le Conseil seraient en désaccord* ». L'intervenante a répondu que le comité en charge de la responsabilité sociale était le plus adapté pour répondre à la question, car celui-ci était renouvelé.

La séance s'est terminée par une session confidentielle, laissant planer un sentiment d'inachevé. ☹

Participe à la production du Délit!

Tous les Lundis
17h - Minuit

2075 Robert-Bourassa (Bureau 500)

Aucune expérience journalistique requise!
Pour plus d'information, envoie un courriel à
rec@delitfrancais.com

www.delitfrancais.com/apropos/
facebook.com/ledelitfrancais • instagram.com/le.delit

Crédit photo: Matias Garabedian, CC BY-SA 2.0, via Wikimedia Commons

**LE PETERSON
EST MAINTENANT
PRÊT À VOUS
ACCUEILLIR**

AU CŒUR DU QUARTIER
DES SPECTACLES

LOFT ET PENTHOUSE
TÉMOINS POUR VISITE

LOFTS AVEC PLAFONDS
DE 18 PIEDS À PARTIR DE
425 000 \$+TX

PENTHOUSES À PARTIR DE
769 000 \$+TX

DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRIR.

BUREAU DES VENTES
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33^e ÉTAGE (LOCAL 3301)
MONTREAL 514 904-8855

PLACE-DES-ARTS

LE PETERSON
LePeterson.com

L'appropriation culturelle : légale?

Une table ronde sur cet enjeu a été organisée par la *Runnymede Society*.

D'JOHÉ KOUADIO
Contributrice

Mardi dernier, à la table (ronde) d'une des salles de conférences de la Faculté de droit de McGill, siégeaient quatre panélistes spécialistes des questions juridiques venus débattre de la notion d'appropriation culturelle dans les arts et la littérature.

La motivation ayant poussé la *Runnymede Society* à organiser cet événement est notamment le fait que ce sujet s'est trouvé « au cœur de l'actualité québécoise l'été dernier - les spectacles *SLĀV* et *Kanata* ayant fait l'objet de vives controverses. Ce qui faisait l'intérêt de cet énième panel sur la question, c'était d'en avoir une approche juridique. Que dit le droit des annulations de *SLĀV* et *Kanata*? Que dirait-il si, demain, nous portions en justice la question de l'appropriation culturelle?

Un patrimoine culturel universel

Safie Diallo, diplômée de l'Université d'Ottawa et cofondatrice du Collectif droit et diversité a évoqué en ouverture ce qui fait que cette question soulève tant de passion : c'est que l'on pourrait croire que les mots « art », « culture » ou encore « création » détestent être associés à des théories rigides, scientifiques ou, pire, à des cadres juridiques.

« L'on pourrait croire que les mots “art”, “culture” ou encore “création” détestent être associés à des théories rigides, scientifiques ou, pire, à des cadres juridiques »

Elle aborde le monde globalisé dans lequel nous évoluons aujourd'hui, qui impliquerait que l'histoire de chaque communauté ainsi que ses pratiques artistiques appartiennent à un « patrimoine culturel universel ». Cela rendrait donc inévitable la « captation de ces

productions artistiques » et ce serait remettre en cause la liberté de création que de tenter d'y poser de trop grandes limites. Cet argument rejoint aussi une partie de l'argumentaire tenu par Maxime St-Hilaire, professeur de droit à l'Université de Sherbrooke, qui reproche aux défenseurs de la notion d'appropriation culturelle d'articuler

communauté hétérogène comme peut l'être, selon elle, la communauté afro descendante, rendant ainsi impossible une réponse unique à ces questions.

Plus que d'explicitement une incompréhension, Maxime St-Hilaire s'est offusqué de la censure privée dont seraient responsables les défenseurs de l'appropriation

nation atikamekw) se sont tous deux articulés autour de l'idée de respect souvent bafoué par les représentants de la « culture dominante ». Selon la professeure Koutouki, il est important de reconnaître que les sociétés occidentales ont perpétué et perpétuent encore un génocide culturel (et pas seulement sur le sol nord-américain) dis-

d'interprètes, mais aussi de maillards, de costumiers ou d'autres autochtones comme participants au projet. Elle cite ainsi l'article 36 de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, qui fait explicitement mention de la néces-

« Safie Diallo regrette que l'appropriation culturelle soit un moyen “utilitariste” pour des communautés de se défendre face à des dynamiques raciales et économiques qui stratifient le monde de la culture »

sité de préserver et d'encourager « les activités à buts culturels » et ce, en passant par la « consultation et la coopération avec les peuples autochtones ».

À aucun moment, il n'a été question pour ces deux intervenantes de définir explicitement à qui appartient une culture. Ce qui a été mis en évidence, c'est plutôt l'idée que la question ne se poserait pas si une coopération avait lieu sans que les communautés minoritaires aient toujours besoin de réclamer ce droit à la participation aux œuvres qui racontent leur propre histoire.

La question de l'appropriation culturelle ne se poserait pas non plus si les droits des communautés minoritaires à s'exprimer et à occuper les espaces politiques que sont les lieux de culture comme les musées, les écoles d'art ou les théâtres étaient effectivement promus et respectés. En fait, Safie Diallo regrette que l'appropriation culturelle soit un moyen « utilitariste » pour des communautés de se défendre face à des dynamiques raciales et économiques qui stratifient le monde de la culture (à entendre dans son acception politique et non uniquement créatrice). Mais comme le disait Konstantia Koutouki, il semble que, au sein de nos sociétés pyramidales, nous ayons « un problème avec les cercles ». ☹



CHARLOTTE GRAND

« Le débat sur l'appropriation culturelle tel qu'il est tenu aujourd'hui devrait donc, selon [le professeur Maxime St-Hilaire], se cantonner au domaine de la “critique artistique” mais pas du droit »

haut et fort la formule suivante : « Cette culture n'est pas la leur ».

Dépositaire de la culture ?

Les deux panélistes, plutôt sceptiques quant à la validité morale et juridique de l'appropriation culturelle ont ainsi retenu une question : « Qui sont les dépositaires de la culture? ». À qui demander la permission d'emprunter une pratique ou un récit qui relève du bagage culturel qu'une certaine communauté nous a transmis? À qui Robert Lepage aurait dû demander la permission pour que, par exemple, ses acteurs, majoritairement blancs, jouent et chantent sur scène le récit de la traite des esclaves?

Safie Diallo a insisté sur son incompréhension de la notion de propriété pensée au nom d'une

culturelle qui, en rejetant la légitimité de Robert Lepage et les artistes sous sa direction à porter un récit, aurait conduit à l'annulation d'une création artistique. Le débat sur l'appropriation culturelle tel qu'il est tenu aujourd'hui devrait donc, selon lui, se cantonner au domaine de la « critique artistique » mais pas du droit.

Éloge du silence

Du côté des invitées qui entendaient défendre la notion d'appropriation culturelle, il aura beaucoup été question d'écoute. En effet, les argumentaires respectifs de Konstantia Koutouki (professeure à l'Université de Montréal, spécialisée notamment en droit autochtone et en propriété intellectuelle) et d'Alexandra Lorange (diplômée de l'UQAM et membre de la

qualifiant ces dernières de la moindre légitimité d'emprunter des éléments aux populations opprimées ou de raconter leurs histoires, alors que ces dernières subissent encore aujourd'hui les effets de la colonisation et du dépouillement culturel de leurs ancêtres.

Pr Konstantia Koutouki exhorte les dramaturges et autres artistes comme Robert Lepage au silence, à l'humilité face à ces récits. Elle les invite à laisser la place qu'ils occupent à des communautés à qui l'on aurait trop longtemps refusé l'accès à la parole publique.

«Un problème avec les cercles»

Coauteure de la lettre ouverte à l'encontre de la tenue de la pièce *Kanata*, publiée en juillet dernier dans *Le Devoir*, Alexandra Lorange, a livré, lors de cette table ronde, le sens que peuvent prendre les témoignages de vie qui ont été dévoilés à Robert Lepage dans le cadre de sa pièce *Kanata* et l'importance du respect qui devait leur être accordé.

Ce respect passerait par un principe d'échange qui, selon elle, a été honni lors de la mise en scène de l'œuvre par l'absence

Étudier le Québec à McGill

Le programme d'études sur le Québec à McGill est une option à découvrir.

Le Délit a rencontré Olivia Kurajian, présidente, Anaïs Lépine Lopez, vice-présidente aux Affaires externes et Véronique Leblanc, vice-présidente aux Finances de l'Association étudiante des études québécoises.

Le Délit (LD) : *En quoi consiste la mineure en études québécoises à McGill?*

Véronique Leblanc (VL) : C'est un programme multidisciplinaire qui inclut des cours de sciences politiques, de sociologie, de français et d'anthropologie. C'est vraiment un programme pour avoir une mosaïque du Québec comme on l'enseigne à McGill. Si on vient d'un milieu francophone, la façon d'apprendre l'histoire du Québec est différente de celle de McGill. L'université a une vision plus internationale et anglophone, ce qui amène une vision différente sur différentes dimensions de l'histoire du Québec, mais aussi de son futur.

LD : *Faut-il bien connaître le Québec avant de s'inscrire dans la mineure?*

Anaïs Lépine Lopez (ALL) : Pas du tout! Les cours sont faits pour que les étudiant·e·s qui ne connaissent pas le Québec puissent développer un nouveau champ d'expertise. Aussi, pour les étudiant·e·s québécois·e·s, les cours offrent l'opportunité d'approfondir leurs connaissances de manière plus académique.

LD : *Est-ce qu'il faut être bilingue pour suivre la mineure?*

VL : Il est certain qu'une base de français est préférable, mais il n'est pas nécessaire d'être parfaitement bilingue. Dans les critères du programme, il est dit qu'un cours de la mineure doit être en français. Cela peut cependant être un cours de langue seconde en français.

LDDL : *Qu'est-ce qui vous a mené à choisir ce programme d'études?*

Olivia Kurajian (OK) : Je suis une citoyenne américaine. Je suis née et j'ai grandi à Détroit. Je savais très peu de choses sur le Canada, et en particulier sur le Québec. Cependant, lorsque j'ai déménagé ici en 2014, je pensais qu'il était extrêmement important non seulement de commencer réellement à apprendre le français, mais également d'étudier l'histoire de l'endroit que j'appelais « chez moi ». Il est important de garder à l'esprit les sacrifices que les générations précédentes ont consentis pour permettre aux personnes d'aujourd'hui d'extraire des ressources et de tirer profit de ser-

« Je suis née et j'ai grandi à Détroit. Je savais très peu de choses sur le Canada, et en particulier sur le Québec. Cependant, lorsque j'ai déménagé ici en 2014, je pensais qu'il était extrêmement important non seulement de commencer réellement à apprendre le français, mais également d'étudier l'histoire de l'endroit que j'appelais "chez moi" »

vices. Vivre à Montréal et être étudiante à McGill a été un privilège pour moi et j'ai pu y rendre justice en comprenant l'endroit de manière interdisciplinaire en m'inscrivant au programme de mineure en études québécoises.

Cinéma. Là-bas, je voyais vraiment tout ce que l'on apprendrait en classe. J'ai même eu l'occasion de rencontrer Patrick Huard! Pour des étudiant·e·s de l'extérieur, ça peut être aussi pour se sentir chez soi à Montréal et en apprendre plus

études montréalaises.

VL : En ce moment, nous ne sommes que trois dans le comité exécutif, car pour être membre de l'association, il faut faire partie de la mineure. L'association a deux buts : promouvoir la mineure au sein de McGill et faire



GASPARD NAHMS

« Je suis rentrée à McGill, car je voulais voir la différence entre l'éducation des anglophones et des francophones. Tout de suite, quand j'ai suivi un cours de la mineure en études québécoises, j'ai découvert la confrontation d'idée entre les deux groupes. Je pensais connaître le Québec, mais j'en ai vraiment découvert plus »

LD : *Certains cours offrent un parcours où il est possible de s'engager dans la communauté de Montréal. Pouvez-vous m'en dire un peu plus?*

VL : C'est un programme en collaboration avec les professeurs nommé EXCELR. Ce n'est pas tous les cours qui l'offrent, seulement les cours propres à la mineure. C'est vraiment pour appliquer la théorie que l'on apprend directement dans un milieu. Personnellement, j'ai fait [le programme EXCELR] dans le cadre du cours sur le cinéma québécois. J'ai fait un stage [au sein de] l'organisme Gala Québec

sur les différentes communautés de la ville. Tous les stages EXLGER ont lieu à l'extérieur du Ghetto McGill. C'est vraiment pour explorer Montréal d'une façon à se sentir une part intégrante de la ville.

LD : *Pouvez-vous me parler de l'association étudiante des études québécoise et de ses activités?*

OK : L'association a été fondée en novembre 2017 après la suggestion initiale du Professeur Éric Bélanger, directeur du programme d'études québécoises, et M. Stéphan Gervais du Centre de recherches interdisciplinaires en

rayonner la culture québécoise à l'université. Le 10 novembre prochain, en collaboration avec Études canadiennes, nous orga-

« Je suis rentrée à McGill, car je voulais voir la différence entre l'éducation des anglophones et des francophones. »

nisons une visite au Château Ramsay. Cependant, notre gros événement va être la session prochaine. Nous désirons faire une sortie dans une cabane à sucre pour amener le plus de gens de McGill à découvrir cette tradi-

tion québécoise et à sortir de la ville de Montréal.

LD : *Comment peut-on s'impliquer au sein de l'Association étudiante des études québécoises?*

OK : L'implication est facile! Tous·tes les étudiant·e·s de McGill sont invité·e·s à assister à nos événements, à aider à faire du bénévolat pour collecter des fonds ou à faire connaître l'association à leurs ami·e·s. Cette semaine, nous avons organisé notre première vente de gâteaux. L'argent collecté servira à la réalisation de l'activité de la cabane à sucre.

LD : *Quels sont vos coups de cœur dans le programme à ce jour?*

OK : Les classes relativement petites et des professeurs remarquables. Les professeurs Bélanger et Poutanen ont été particulièrement inspirants. Pour l'association, je pense que le fait que nous ayons remporté deux des dix récompenses totales accordées à toutes les associations d'étudiants de la Faculté des arts était particulièrement excitant. Cette cérémonie de remise des prix a eu lieu en avril 2018, moins de six mois après la fondation de l'association.

VL : Je suis rentrée à McGill, car je voulais voir la différence entre l'éducation des anglophones et des francophones. Tout de suite, quand j'ai suivi un cours de la mineure en études québécoises, j'ai découvert la confrontation d'idée entre les deux groupes. Je pensais connaître le Québec, mais j'en ai vraiment découvert plus.

ALL : Pour moi, mon coup de cœur serait la variété des cours offerts dans la mineure. Étant une passionnée de politique, j'ai la chance de prendre des cours axés sur la politique québécoise, ce qui est une très belle occasion pour moi d'acquérir plus de connaissances sur les enjeux politiques propres au Québec, tout en faisant connaissance avec d'autres passionné·e·s comme moi! C'est la possibilité de suivre des cours touchant à nos champs d'intérêt, à la « saveur » du Québec. C'est ce qui

rend ce programme si accessible et pertinent.

Propos recueillis par
GABRIELLE LEBLANC-HUARD
Contributrice

La fin d'une ère à Équiterre

Le départ de Steven Guilbeault va-t-il modifier la direction de la fondation?

MARGOT HUTTON
Contributrice

Le 12 octobre dernier, le cofondateur et directeur principal d'Équiterre, Steven Guilbeault a remis sa démission. Le Québécois a fondé l'organisme avec Sidney Ribaux et plusieurs autres collaborateurs. Militant de la lutte environnementale, Guilbeault est connu pour ses actions spectaculaires pour la cause. Par exemple, en tant que membre de Greenpeace Canada, il a escaladé la tour CN à Toronto en 2001 pour dénoncer les politiques environnementales du Canada et des États-Unis.

En 2009, le militant est identifié comme l'un des cinquante acteurs mondiaux du développement durable par *Le Monde*. L'Université de Montréal lui remet la Médaille de l'Université en 2012 pour son parcours professionnel. Cette distinction a notamment été accordée à l'acteur Christopher Reeve et au pianiste Oliver Jones. La notoriété de Guilbeault l'a amené à se faire courtiser par des partis politiques. Il a déclaré ne pas rejeter l'éventualité de se présenter lors d'une élection, que ce soit au niveau fédéral, provincial ou municipal.

Maintenir le cap

Les membres du mouvement ne se sont pas égarés suite à la démission de leur directeur. Sidney Ribaux, devenu directeur adjoint en 1998 de l'organisation qu'il a cofondé, a repris les rênes, et n'a pas perdu de temps. Le 16 octobre dernier, il envoyait une lettre ouverte à la ministre de la Santé, Ginette Petitpas Taylor dans le but d'accélérer l'interdiction envisagée des pesticides « tueurs d'abeilles » (les néonicotinoïdes). Selon Guilbeault, un délai d'un an serait suffisant pour les agriculteurs puissent trouver un autre pesticide. La décision canadienne, qui ne devrait pas être prise avant 2020, signifierait la mise en place de l'interdiction trois à cinq ans après le cas échéant. Sidney Ribaux est aussi l'un des six membres d'un bureau de projet pour la création de la ligne rose, formé par la mairesse Valérie Plante le 22 octobre, comme promis dans sa campagne. Il est dans ce comité le seul représentant d'une organisation de lutte pour l'environnement.

Qu'est-ce qu'Équiterre?

Fondé en 1993, le groupe s'appelait à l'origine l'Action pour la

solidarité, l'équité, l'environnement et le développement (ASEED). En 1995, le groupe obtient le statut d'organisme à but non lucratif, puis prend le nom d'Équiterre en 1998. Le groupe compte à ce jour 22 000 membres, ce qui en fait l'organisme environnemental le plus influent au Québec. Le groupe souhaite inciter citoyens, organisations et gouvernements à aller vers la voie solidaire et équitable par des choix écologiques. Ainsi, Équiterre mène diverses campagnes de sensibilisation et actions de mobilisation citoyenne. Entre autres, en août dernier, les membres ont présenté un rapport en collaboration avec Trajectoire Québec qui fait la promotion du transport collectif dans la province. Sont cités douze projets qui permettraient d'aider la Politique de mobilité durable du Québec à atteindre ses objectifs d'ici 2030.

Le départ du pilier Steven Guilbeault n'a donc pas affecté la direction prise par l'association, qui continue de plaider pour les différentes causes environnementales. Le directeur adjoint connaissait déjà très bien l'association de par son ancienneté. Cela lui a permis de continuer ce que son prédécesseur avait entamé sans changer l'image d'Équiterre. ☺



BÉATRICE MALLERET

MONTRÉAL

Quel[s] féminisme[s] après #MeToo?

Un panel du Monde Festival sonde la direction que prend le féminisme actuel.

BÉATRICE MALLERET
Coordonatrice Illustrations

Vendredi 26 octobre a eu lieu au Musée des Beaux-Arts de Montréal une série de conférences organisées par le journal français *Le Monde*, en collaboration avec *Le Devoir*. De nombreux sujets politiques et sociétaux, communs à la France et au Québec, ont été abordés, révélant tantôt une pensée commune, tantôt des conceptions divergentes d'un côté et de l'autre de l'Atlantique.

Le panel sur l'héritage et les conséquences du mouvement #MeToo s'inscrivait dans cette méthode d'étude comparée. En effet, les thèmes du féminisme, du harcèlement, de la séduction et de l'égalité femmes-hommes qui ont été abordés — parmi bien d'autres — par les quatre panélistes ont laissé paraître des influences nationales ou provinciales ainsi que, bien sûr, des prises de position individuelles.

#MeToo, prise de conscience ?

Créé il y a un an aux États-Unis à la suite d'une vague de témoignages de femmes ayant subi des agressions sexuelles de la part du producteur hollywoodien Harvey Weinstein, le mouvement #MeToo s'est propagé comme une trainée de poudre, dépassant largement la sphère élitiste du cinéma américain, permettant ainsi à des milliers de survivantes à travers le monde de se faire entendre. Si les quatre panélistes ont reconnu l'impact et la portée de #MeToo, elles ont cependant débattu des résultats tangibles du mouvement.

Pour Eva Illouz, sociologue française, le fait que beaucoup d'hommes craignent désormais d'être la cible d'une accusation, teintant chacune de leur interaction avec une femme de peur et de paralysie, prouve que la prise de conscience nécessaire au changement est pour beaucoup loin d'être acquise. #MeToo a néanmoins considérablement aidé, comme le

« En effet, les thèmes du féminisme, du harcèlement, de la séduction et de l'égalité femmes-hommes ont été abordés »

souligne Mélanie Lemay, cofondatrice de Mouvement Québec contre les violences sexuelles, à déplacer le sentiment de honte des survivantes vers les agresseurs. Un double mouvement semble alors devoir s'opérer : les femmes victimes devraient pouvoir obtenir l'espace et les ressources pour parler et être entendues, tandis que les hommes doivent prendre conscience de l'ampleur des agressions sexuelles perpétrées envers les femmes et se positionner comme alliés plutôt que comme potentiels accusés.

Des réactions divergentes

Diane Guibault, vice-présidente de l'association Pour les droits des femmes du Québec, a souligné, lors d'une intervention, l'écart des réactions entre la France et le Québec face à #MeToo. Ici, le mouvement a servi de catalyseur, donnant naissance à #EtMaintenant qui exige des changements concrets aussi bien de la part des institutions que des individus. En France, #MeToo a été suivi de #BalanceTonPorc, une plateforme permettant de révéler publiquement les actes de harcèlement et d'agressions sexuelles, ainsi que leurs auteurs. Cependant, une voix s'est élevée contre #MeToo dans une tribune publiée dans *Le Monde*, signée par une centaine de personnalités françaises revendiquant « la liberté d'importuner, nécessaire à la liberté sexuelle ». Cette réaction dénote un rapport à la sexualité et à la séduction qui est encore enlisé dans des carcans paternalistes et sexistes, preuve, selon l'écrivaine française Belinda Cannone, que

l'égalité dans la vie sexuelle n'est pas encore acquise. Diane Guibault a estimé que sur ce point, le Québec est bien plus avancé, car il n'existe pas ce rapport de « similiséduction » qui régit tant de relations femmes-hommes en France, aussi bien dans la sphère professionnelle que privée.

Un changement systémique

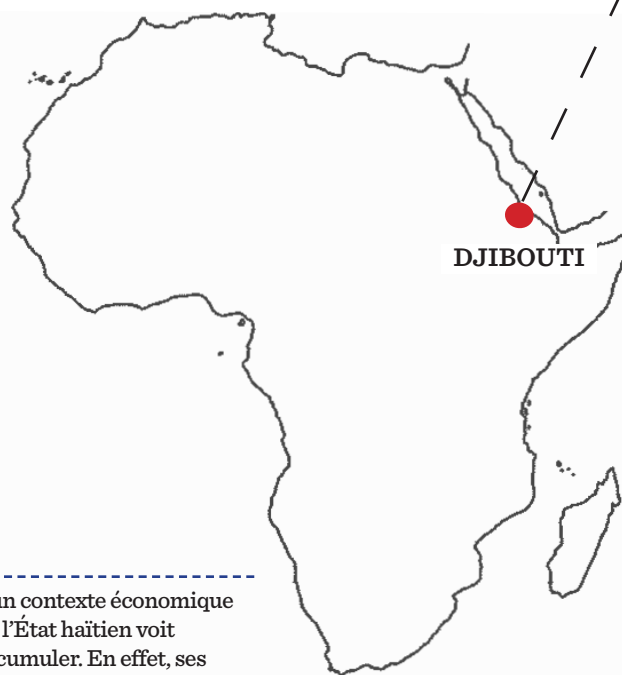
Au fil du débat, la discussion s'est élargie et éloignée quelque peu de #MeToo pour pointer du doigt le système économique et politique fondé sur des principes masculinistes, et donc source d'une domination sexuelle encore trop présente aujourd'hui. Si la plupart des panélistes semblaient optimistes quant aux progrès en cours de réalisation pour la cause des femmes, elles ont toutefois souligné que le populisme croissant de manière exponentielle partout dans le monde, qui est par essence misogyne et patriarcal, est un combat de taille auquel le féminisme actuel va devoir se confronter. ☺

AMÉRIQUES



Connaissant déjà un contexte économique et social difficile, l'État haïtien voit les obstacles s'accumuler. En effet, ses dettes avoisinent les trois milliards de dollars canadiens à ses créanciers, majoritairement vénézuéliens, selon la Banque de la République d'Haïti. C'est un montant record qui s'ajoute à plus de trois cent millions de dollars canadiens à sa dette d'électricité. Haïti fait face à de très nombreuses difficultés, financières comme techniques, pour le déploiement d'infrastructures de bonne qualité sur le territoire. De plus, il affiche un manque à gagner de cent soixante millions de dollars canadiens à cause d'impayés de nombreux habitants : autant de symptômes démontrant un État mis à rude épreuve. ☹

AFRIQUE



Selon la publication des dernières statistiques concernant la situation économique de Djibouti, la Chine semble avoir pris le contrôle de la situation financière du pays. Sa dette équivaut désormais à 84% de son PIB, détenue à 82% par Pékin. En effet, l'État djiboutien paraît être le symbole de la présence importante des pays les plus puissants du monde en Afrique, abritant notamment la base militaire de la France (incluant des troupes espagnoles et allemandes), de l'Italie, du Japon, des États-Unis et de la Chine. Toutefois, cette influence est de plus en plus contestée par certains pays, comme la Sierra Leone, qui vient d'entériner un projet d'aéroport sur son territoire proposé par la Chine. ☹

Une semaine après la rencontre du premier ministre du Vanuatu, Charlot Salwai, avec le premier ministre israélien Benjamin Netanyahu, l'État vanuatien a affirmé qu'il allait considérer le statut de Jérusalem comme la capitale de l'État d'Israël. Une question épineuse que Tel-Aviv prend à cœur, même avec les plus petits États du monde. L'annonce du président américain, il y a presque un an, reconnaissant Jérusalem comme la capitale officielle d'Israël, a en effet relancé le débat à travers le monde. Pourtant, le Vanuatu s'est jusqu'aujourd'hui majoritairement abstenu à l'Organisation des Nations Unies sur le conflit israélo-palestinien. Bien qu'il fasse partie des États ayant reconnu le Mouvement de Libération Palestinien, il s'inscrit dans une lignée de pays prudents et généralement neutres sur le sujet. ☹



Océanie

ANALYSE POLITIQUE

Le balancier du PLQ

Chaque semaine, *Le Délit* analyse un aspect de la politique québécoise.

RAFAEL MIRÓ

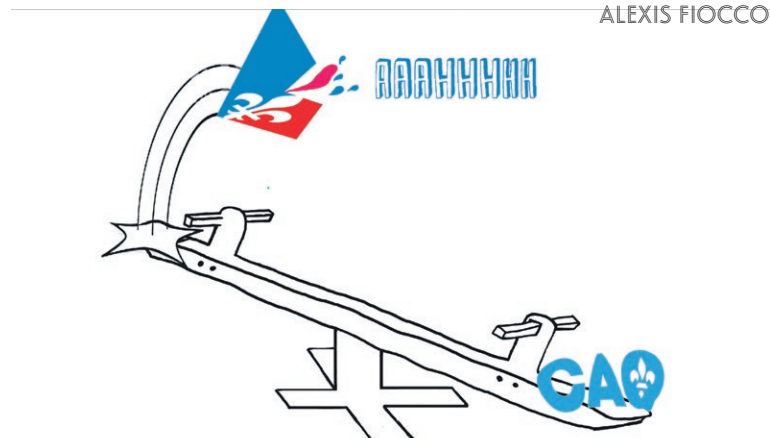
Chroniqueur politique

Au cours de son histoire, le Parti libéral du Québec (PLQ) a adopté plusieurs orientations politiques radicalement différentes. En fait, le parti s'est toujours en partie défini en fonction de son principal adversaire politique. Au début du 20^e siècle jusqu'aux années 1940, face à des nationalistes religieux plutôt en faveur de l'interventionnisme social et proches du clergé catholique qui aidait les francophones défavorisés, le Parti libéral se fit le défenseur du laissez-faire économique et des hommes d'affaires. Par la suite, face à l'Union nationale de Maurice Duplessis, à qui l'on reprochait de laisser trop de contrôle dans les domaines de l'éducation et de la santé à l'Église catholique, le Parti libéral adopta une plateforme résolument interventionniste. Les premiers ministres Adélard Godbout (1939-1944) et surtout Jean Lesage (1960-1966) donnèrent pour la première fois à l'État le contrôle de la santé et, surtout, de l'éducation. Finalement, lorsque le PLQ fut confronté aux

nationalistes de gauche du Parti québécois (PQ), le parti s'est repositionné de nouveau. Dans les quarante dernières années, il s'est fait le défenseur des politiques de droite et de centre droit, laissant au PQ le soin de poursuivre les réformes de la Révolution tranquille.

Un nouvel adversaire

Aujourd'hui, pour la première fois depuis la victoire de l'Union nationale en 1966, le Parti libéral a été défait par un autre parti que le Parti québécois, qui de surcroît est un parti ayant essentiellement les mêmes positions économiques. La Coalition avenir Québec (CAQ) de François Legault a fait campagne sur les mêmes thèmes que les libéraux des vingt dernières années, c'est-à-dire en proposant une meilleure gestion des finances publiques et en promettant de baisser les impôts. En outre, la CAQ n'a pas fait la promotion de l'indépendantisme, ce qui a fortement nuit à la mobilisation du vote fédéraliste à l'extérieur de la métropole. Si l'on exclut les espaces privilégiés où le



ALEXIS FIOCCO

vote anglophone et allophone leur est encore largement acquis, les libéraux ont subi une défaite aussi dure que celle du PQ. Et encore, même dans ces espaces, le parti a perdu beaucoup de votes, incapable de motiver ses électeurs-rices.

Au cours du siècle dernier, les seules choses qui n'ont pas changé au sein du Parti libéral ont été l'opposition au conservatisme social et la méfiance face au nationalisme. Quelles que soient leurs positions économiques, les libéraux ont toujours été prompts à défendre les libertés

individuelles. Encore aujourd'hui, il s'agit du principal dénominateur commun entre les membres du PLQ. C'est aussi ce qui sépare les libéraux des péquistes et de leurs nouveaux adversaires caquistes. Ainsi, avec Québec solidaire, c'est le seul parti qui semble capable de rallier à sa cause les minorités ethniques, linguistiques et religieuses du Québec. Du côté de l'idéologie économique, l'orientation que prendra le Parti libéral dépendra en grande partie de l'issue de la course à la chefferie. Deux des grands favoris de cette course, l'ancien ministre de l'Éduca-

tion Sébastien Proulx et l'ancienne vice-première ministre Dominique Anglade, sont d'anciens membres importants de feu l'Action démocratique du Québec (ADQ) et de la Coalition avenir Québec : si l'un d'eux réussissait à devenir chef, il est probable que le parti continuerait de présenter un programme économique similaire à celui de la CAQ aux prochaines élections.

Cependant, certaines membres du parti réputées plus progressistes, telles que l'ancienne ministre de l'Éducation supérieure Hélène David ou la fiscaliste Marwah Rizqy, sont pressenties par les médias pour tenter leur chance à la direction. Si l'une d'elles réussissait à prendre les rênes du parti, on pourrait envisager un PLQ présentant un programme un peu plus à gauche que celui de la CAQ. Un retour aux idées interventionnistes des années 1960 combiné à la défense soutenue des libertés individuelles pourrait permettre au PLQ de s'adapter et de s'attaquer avec succès à son nouvel adversaire politique, comme il a su le faire dans le passé. ☹

PETA: les animaux à tout prix

La vice-présidente était de passage le 25 octobre dernier.

NIELS ULRICH
Correcteur

Le 25 octobre avait lieu à McGill une conférence et rencontre avec Tracy Reiman, vice-présidente de *PETA* (*People for the Ethical Treatment of Animals*). Cet événement, organisé par Vision Shaper Forum, permettait au public d'échanger avec l'une des figures de proue de *PETA*, qui est l'une des associations les plus reconnues à travers le monde pour sa lutte pour la reconnaissance des droits des animaux. *Le Délit* était présent au cours de cette rencontre.

L'art et la manière

Tracy Reiman commence par une présentation rapide de l'association et de sa cause. Au cours de cette présentation, elle évoque combats et victoires de *PETA*. Elle commence son discours par la phrase « les animaux sont merveilleux et intelligents », ce qui annonce le ton de la présentation qui s'en suit. Elle décrit notamment les méthodes employées par l'association pour une communication efficace. *PETA* est connue pour la diffusion de nombreuses vidéos-chocs, tournées dans différents contextes, comme des abattoirs, centres d'élevage industriels, producteurs de fourrures, etc. Ces vidéos, souvent très difficiles à regarder, sont nécessaires selon Tracy Reiman, car « il est important de voir ce que l'on doit combattre ». Elle poursuit cette déclaration par la projection de plusieurs vidéos : des veaux séparés de leur mère, des chèvres et moutons utilisés pour la laine, tondus et frappés très violemment. Les projections s'achèvent par une séquence particulièrement insoutenable : un lapin dont les poils sont arrachés à vif pour produire de l'angora. Même si l'on détourne le regard, impossible de ne pas entendre les hurlements de l'animal. La vice-présidente de *PETA* explique la diffusion de ces vidéos par une nécessité d'images brutales, choquantes, permettant d'attirer l'attention du public.

Cependant, Tracy Reiman nuance ces vidéos et ajoute qu'elles ne sont pas l'unique moyen d'interpeller. En effet, elle montre ensuite des vidéos à caractère plus léger, humoristiques ou attendrissantes, ou encore des vidéos illustratives d'actions de

l'association. Elle affirme que les gens ont également besoin de rire et de comprendre, pas uniquement d'être interpellés.

En pratique

Si interpeller, convaincre et choquer est important, ce n'est pas une fin en soi. Soulever des problèmes sans apporter de solutions reste vain. Là réside un autre aspect essentiel de la mission de *PETA*. Selon Tracy Reiman, il est important d'offrir

recherches sur des substituts aux animaux, comme de faux organes, réagissant de manière similaire aux organes véritables, ou encore la culture de cellules humaines.

L'espoir persiste

Si l'on s'attend à un discours plutôt négatif, étant donné la réalité du monde dans lequel on vit, ses élevages et abattoirs à la chaîne, celui de la vice-présidente de *PETA* reste porteur d'espoir. Elle mentionne un changement lent mais réel des

ayant accepté de ne plus utiliser de fourrures sous les pressions de l'association. Agir dans l'ombre est, selon Tracy Reiman, une part importante du travail. De nombreuses marques refusent de s'associer ou de montrer un soutien quelconque à *PETA*, en raison de l'image controversée de cette dernière. Selon la vice-présidente, cela importe peu, seul le résultat compte. Cette dernière affirmation semble être un argument récurrent dans la manière de penser et d'agir de *PETA*, ce qui s'avère parfois problématique.

ment entre le traitement des animaux et l'Holocauste. Elle justifie cette campagne par le fait qu'il est inutile de se voiler la face et qu'il ne faut pas avoir peur des mots. Elle ajoute qu'elle est elle-même juive, et qu'elle voit le parallèle qui peut être fait. Cependant, la campagne a dû être retirée, car jugée trop délicate et portée à la controverse, avec raison.

Au cours de la présentation, la vice-présidente effectue éga-



ALEXIS DE CHAUNAC

«Aujourd'hui, selon un sondage mentionné par Tracy Reiman, un cinquième des jeunes interrogés pensent que nous évoluons vers une société sans viande»

«La vice-présidente de PETA explique la diffusion de ces vidéos [choquantes] par une nécessité d'images brutales, choquantes, permettant d'attirer l'attention du public.»

des solutions réelles et accessibles aux problèmes rencontrés lors de la lutte pour les droits des animaux. Elle mentionne notamment l'existence d'un numéro de téléphone d'urgence (théoriquement accessible dans le monde entier, mais probablement plus efficace aux États-Unis) que l'on peut appeler si l'on est témoin d'un animal en situation de détresse. Elle affirme que « *PETA* n'abandonnera pas tant que l'animal ne sera pas totalement en sécurité ». Déclaration qui semble quelque peu ambitieuse et utopiste, mais si l'association donne au moins une marche à suivre, cette démarche peut s'avérer intéressante.

Tracy Reiman a également mentionné que le groupe emploie des scientifiques afin de mener des recherches pour contrer l'expérimentation menée sur les animaux. Ils conduisent notamment des

mentalités. Au cours des vingt-trois ans qu'elle a passés auprès de *PETA*, elle a été témoin d'une réelle amélioration de la perception du bien-être animal par la société. Au cours des années 1980, le mot « *vegan* » apparaissait tout juste. Aujourd'hui, selon un sondage mentionné par la Tracy Reiman, un cinquième des jeunes interrogés pensent que nous évoluons vers une société sans viande. *PETA* compte aussi des succès importants dans l'industrie de la mode, avec notamment plus de trois cents marques majeures, dont Gucci, Galliano et d'autres marques de luxe,

La fin justifie les moyens

Si les actions de *PETA* ont pour but d'interpeller, certaines d'entre elles sont, à mon sens, poussées à outrance. En effet, si utiliser des séries et films (comme *The Handmaid's Tale*) pour faire des raccourcis avec la manière dont les animaux sont traités est relativement acceptable, d'autres liens faits dans le cadre de certaines campagnes le sont moins. Tracy Reiman mentionne notamment une campagne de *PETA*, faisant un rapproche-

ment des rapprochements hasardeux entre le combat pour la cause animale et la lutte féministe. Ce faisant, elle compare l'élevage et la violence envers les animaux aux violences auxquelles font face les femmes. Bien que la manière dont elle formule son argumentaire permet de voir les grandes lignes de ce rapprochement, il s'agit tout de même de liens trop approximatifs entre deux sujets trop différents pour être comparés. Par exemple, elle met en relation le gavage des oies et canards et la nutrition de force des suffragettes au cours de la grève de la faim qu'elles avaient entamée au cours de leur lutte pour l'obtention du droit de vote.

Ces argumentaires bancals et indéliçats participent à une décrédibilisation du reste des actions de *PETA*, donnant une image trop controversée de l'association. Bien que le besoin d'actions choquantes soit compréhensible dans la quête de visibilité, il reste nécessaire de respecter un certain niveau de bienséance et de modération pour pouvoir rester crédible face au grand public. ☹

Tout ce qui ne va pas chez PETA

L'organisme cumule les scandales pour le meilleur et pour le pire.

CLAYTON LAPOMME

Le Délit

Lors de la soirée du 25 octobre se tenait une conférence avec la vice-présidente de l'organisme PETA, Tracy Reinman. Suite aux campagnes promotionnelles choquantes, je m'attendais à une discussion « de surface », mais étonnamment, Mme Reinman parut très à l'aise de dire qu'en somme, la fin justifie les moyens. Toujours.

Une analogie qui fait réagir

Leur campagne la plus récente présentait une dizaine de femmes déguisées en « servantes écarlates » — en référence à la série télé populaire mettant en scène un monde où les femmes fertiles deviendraient des servantes au service de couples bien nantis souhaitant avoir un enfant. Dans cette mise en scène publique, chaque « servante » portait un masque de vache. Le but de cette parution : sensibiliser au traitement des vaches laitières, qui sont violées, c'est-à-dire inséminées contre leur gré, puis séparées de leur veau. L'organisme a aussi, par le passé, comparé la souffrance des vaches laitières à celle d'une mère im-

migrante étant séparée de son enfant, en faisant écho cette fois aux nombreux scandales quant au traitement ignoble des immigrants illégaux aux États-Unis. Sans surprise, ce genre de campagne a créé beaucoup d'indignation, mais selon la vice-présidente, c'est un mal nécessaire, et les messages haineux envers l'organisme ne sont que l'œuvre d'individus ignorants. Se pourrait-il que ce genre de campagne contribue à générer de la haine?

La fin justifie les outrages?

Que ce soit par inadvertance, par ignorance ou encore par entêtement maladif et dommageable, les campagnes de PETA sont misogynes. Oui, l'organisme est géré par une présidente et une vice-présidente, et Tracy Reinman ne semblait pas insensible aux critiques visant l'éthique des campagnes, mais somme toute les actions posées par l'organisation semblent discutables lorsque vient le temps de parler de féminisme. On pense notamment à la publicité mettant en scène une femme qui semble avoir été battue ; la voix off explique

que c'est son copain nouvellement végétarien qui lui a fait mal par la puissance soudaine de ses prouesses au lit. Il y a plusieurs problèmes avec cette publicité, dont le premier plutôt évident est l'utilisation de l'image de la femme battue à des fins « commerciales ». Non seulement cela, mais en plus l'organisme la tourne en ridicule.

Lors de la conférence, une personne dans l'assistance posait une question forte.



MONICA MORALES

nente : ce genre de campagne choquante n'est-il pas une balle dans leur pied? Ne serait-il pas plus efficace de tenir des propos moins controversés et, de ce fait, d'atteindre un plus grand public? Ces décisions prises par l'organisme à la volée attirent peut-être un grand nombre de regards, mais aussi la haine, et repoussent un public potentiel.

PETA et l'écoféminisme

Malgré la compréhension de la vice-présidente face aux questionnements quant aux implications misogynes de l'organisme, ses opinions exprimées avec une langue de bois et les actions de l'organisme portent à croire qu'ils se pensent défenseurs d'un type de féminisme : l'écoféminisme. Pour résumer, cette théorie fait remarquer que les rapports de pouvoir se manifestant dans la société entre les genres sont aussi présents dans nos rapports à l'environnement. Ainsi, selon la philosophie de PETA, les animaux (non-humains) sont victimes d'une hiérarchisation, à la manière dont les femmes sont victimes de l'intersectionnalité. Le professeur Richard

Twine parle du dégoût de certaines féministes face à la comparaison des femmes aux animaux (non-humains), et déplore cette réaction qui intensifie la hiérarchie dont j'ai fait mention ci-haut. Enfin, comme PETA, le professeur dénonce cette violente réticence à la comparaison entre les structures oppressives subies par les femmes humaines et celles subies par les animaux non-humains.

Je ne veux pas dire ici qu'une vache séparée de son veau ne souffre pas, et cela ne devrait pas arriver, mais de là à comparer la complexe souffrance d'une mère immigrante qui perdrait son enfant aux mains d'un gouvernement et d'une société cruellement injuste, et celle d'une vache et de son veau me semble très exagéré, et très inégal. La souffrance des animaux est effectivement totalement injustifiée et inutile, mais cela ne veut pas dire que cette souffrance soit égale à la souffrance des femmes qui dure et qui progressent avec les patrimoines culturels depuis des siècles. Si PETA souhaite gagner de la crédibilité, l'organisme devrait cesser de faire des comparaisons outrageuses et de faire dans le *clickbait*. ☹

ANNONCE

Club de débats : venez compléter l'équipe!

Le club de débats oratoires recherche des candidats pour le tournoi des 9 et 10 novembre 2018.

JULIETTE MAMELONET

Contributeur

La Société universitaire canadienne de débat intercollegial organise six tournois par an, au cours desquels le club de débat oratoire de l'Université McGill affronte les débatteurs des plus grandes universités francophones. Après trois ans d'absence, la coupe Laurier est de retour et aura lieu en novembre 2018, dans les locaux de McGill. Cette compétition rassemblera les universités de Sherbrooke, Montréal, UQAM, Polytechnique, Ottawa, Laval ainsi que certains cégeps québécois renommés, dont ceux de Jean-de-Brébeuf et de Bois-de-Boulogne. Les participants devront débattre sur des sujets variés : par exemple, « doit-on cesser l'exploration spatiale ? » ou encore « doit-on condamner les mères des enfants au syndrome d'alcoolisation fœtale ? ». Ils n'auront que quinze minutes pour se préparer à défendre ou à argumenter contre la motion donnée. Les juges — composés d'étudiants — devront déterminer



par la suite quels débatteurs auront été les plus convaincants et leur décerneront des prix.

Qui peut participer ?

La coupe Laurier est ouverte à tous les étudiants de l'Université McGill. Aucune expérience n'est requise. Chaque année, les débatteurs les plus expérimentés se font un plaisir de guider les débutants de l'équipe, tout au long de l'épreuve. De plus, si la coupe Laurier est une compétition d'excellence où l'on y décerne des prix, le tournoi est avant

tout un moment de partage et de convivialité. Il constitue une belle occasion pour les débatteurs les plus novices de tester leur éloquence et de rencontrer des étudiants à l'avenir prometteur.

Et après?

Le club de débat oratoire de l'Université McGill — division francophone du McGill Debating Union — n'est pas uniquement une organisation étudiante qui participe à des compétitions. Tous les mercredis soir à 18h00, des pratiques ont lieu au SH688 491, 688 rue Sherbrooke

Ouest. À raison d'une heure et demie par semaine, les participants développeront leur rhétorique, leur éloquence et leur esprit critique. Ils apprendront à écouter les arguments de leurs adversaires pour renforcer les leurs, à prendre confiance en eux et à parler en public de manière percutante. Les compétences acquises grâce aux pratiques sont des atouts majeurs, autant dans la vie privée que professionnelle : l'éloquence et la rhétorique sont des aptitudes qui permettent aux étudiants d'écrire des essais aux arguments imparables et savamment ficelés. Par ailleurs, parce que les motions abordent

des thèmes divers, les participants apprennent l'art de l'improvisation. Que ce soit lors de diners, ou lors d'entretiens professionnels, le débatteur saura rebondir en toutes situations. Au-delà, les participants au club de débats développeront une autorité naturelle : l'art du débat oratoire dépasse les mots et rejoint le langage du corps. Le président du club de débat de l'Université McGill, Benjamin Rivard, s'est confié à la rédaction du *Délit* : « M'impliquer activement dans l'univers du débat m'a apporté un gain de confiance supplémentaire pour improviser devant un auditoire. À plusieurs niveaux, cela a également renforcé mon argumentation. Au-delà des compétences acquises, le club de débats est pour moi un endroit convivial dans lequel je m'épanouis énormément. »

Les lauréats des années précédentes — notamment celui de la Coupe du monde de débats oratoires — reviennent aux pratiques de temps à autre pour donner des conseils aux plus jeunes et débattre encore une fois. Preuve qu'une fois rejoint, le club de débats ne fait que séduire. ☹

Sur un proverbe bien de chez nous

Quel est le rapport entre le bien-être matériel et le bonheur?

DAVID D'ASTOUS
Contributeur

Le goût pour le bien-être matériel, voire de l'opulence, est partout aujourd'hui : nous en faisons grand cas sur les bancs d'école, nous l'apprécions considérablement à l'épicerie, nous le voyons sur grand écran, nous l'admirons chez nos héros : ou plutôt, ce goût les remplace ; nous le rencontrons dans tous ses états. Tocqueville disait : « En Amérique, la passion du bien-être matériel n'est pas toujours exclusive, mais elle est générale ; si tous ne l'éprouvent point de la même manière, tous la ressentent. »

L'ambition d'autrefois, celle de la gloire et du pouvoir, est effacée aujourd'hui par celle du bien-être matériel et individuel ; les vertus intellectuelles, morales ou guerrières sont remplacées par de nouvelles vertus : le travail, l'efficacité et l'industrie. C'est ce système de valeurs, la richesse, est ce qui détermine aujourd'hui le mérite et qui fait l'excellence d'un individu. Cet idéal libéral met de l'avant l'homme qui travaille et qui s'enrichit de son travail — l'entrepreneur de notre époque — et exacerbe notre désir d'en avoir toujours plus. Nous jugeons non pas en fonction du caractère, mais en fonction du salaire ; non pas en fonction de ce qu'autrui est, mais en fonction de ce qu'il fait.

L'argent ne fait pas le bonheur

Peut-être vivons-nous à l'époque où le bien-être matériel est le plus communément accepté comme légitime objet de nos ambitions, de notre bonheur, et curieusement, c'est tout aussi également l'époque où il est le plus inopportun et le plus fâcheux de le reconnaître comme tel, où la grande aisance est la plus méprisée. Combien de fois n'avons-nous pas entendu quelques critiques adressées aux salaires des médecins, au même moment où nous désirons le plus voir nos enfants et nos amis devenir médecins. Voilà notre grande contradiction : nous sommes tous épris de cette passion du bien-être matériel, mais aucun ne veut lui reconnaître quelque importance ou quelque emprise. De là vient un proverbe bien de chez nous : « L'argent ne fait pas le bonheur. »

Mais d'où peut bien venir que les uns s'en réclament par vanité et que les autres se le répètent par dépit? D'où vient que nous ajoutions parfois avec une touche d'ironie « mais il y contribue » ou « seul » à sa suite?

D'où peut bien venir que nous associons toujours le temps à l'argent et l'argent au bonheur, à une condition du bonheur? Comme si le bonheur n'était pas une disposition de notre être,

à notre bonheur, bref, que l'argent élimine nos soucis. Et qui suis-je pour juger que ce n'est pas le cas?

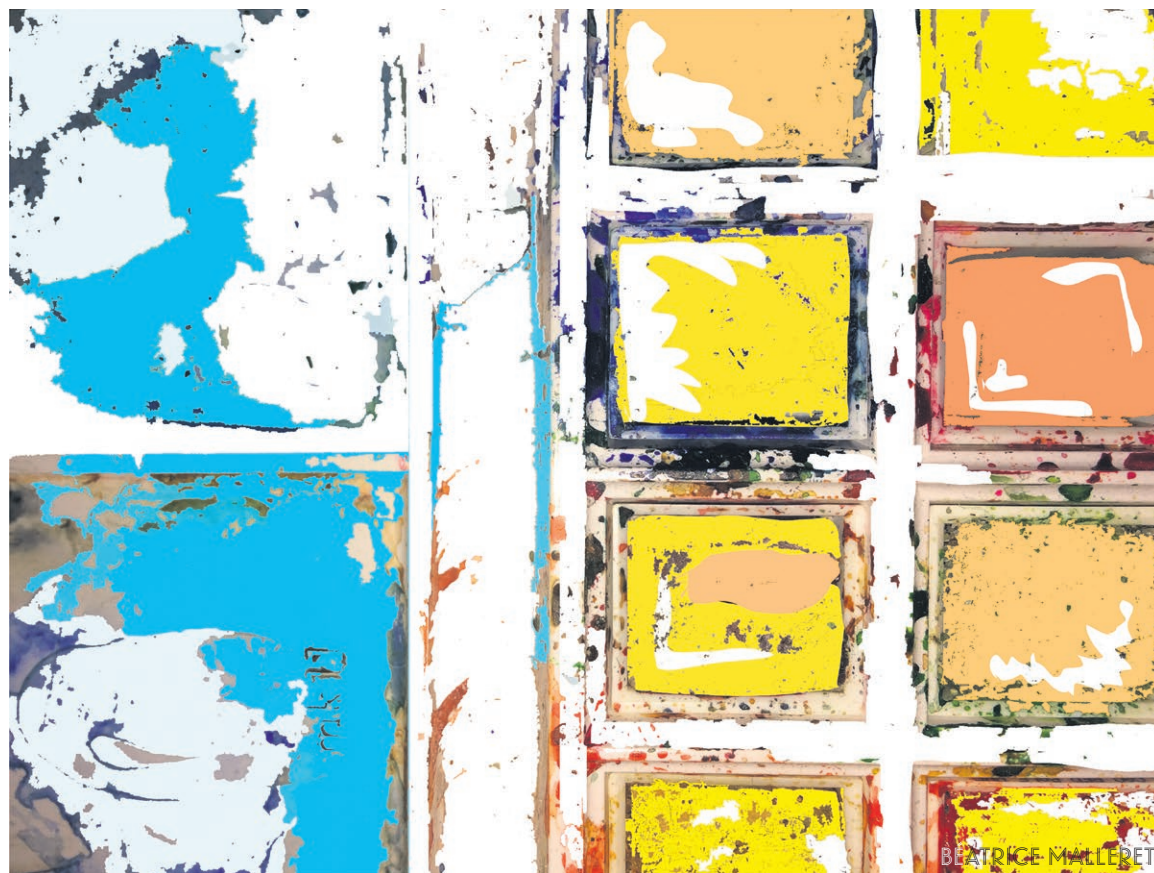
Acheter le bonheur

Pourtant, Montaigne, qui était loin d'être pauvre, était d'un tout autre avis : il pensait que la richesse lui apportait bien plus de soucis que de commodités, bien qu'elle lui permit d'avoir les moyens de ses désirs les plus

inquiète. » En vérité, trop souvent vient avec la richesse la crainte de ne pas la conserver ainsi que la préoccupation de l'agrandir. Tocqueville, cet aristocrate d'une opulence éminente, doté d'une grande lucidité face aux enjeux de notre démocratie et de notre être, expliquait le phénomène de la sorte : « Ce qui attache le plus vivement le cœur humain, ce n'est point la possession paisible d'un objet précieux, c'est le désir imparfaitement

Mépriser le bien-être matériel

Je ne pense pas qu'il faille, comme Alexandre, mépriser les biens matériels, et s'en débarrasser complètement, d'autant plus que nos nécessités sont différentes des siennes. De fait, je préfère la posture de Montaigne et de Sénèque, qui nous mettent en garde quant aux biens matériels : ils ne veulent pas que nous soyons si occupés par la gestion de nos biens que nous oublions notre liberté ; si



« L'argent ne fait pas le bonheur »

mais une affectation temporaire du corps, à une absence temporaire de maux plutôt qu'à une présence continue de bien?

D'où peut bien venir que nous sommes accoutumés à croire que le bien-être matériel est l'antidote à tous nos maux? Sans doute est-ce à cause de notre croyance matérialiste que l'argent, qui permet de tout acheter, nous amène à penser que l'on peut aussi acheter le bonheur. De fait, c'est que nous croyons qu'avoir une plus grande maison, avoir une plus belle voiture, voyager plus souvent « dans le sud », se payer des loisirs plus dispendieux ou simplement payer pour se sauver du temps, contribuent

démésurés : « Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir. [...] De commodité, j'en tirais peu ou rien : pour avoir plus de moyens de dépense, elle ne m'en pesait pas moins. »

De fait, dans son essai *Des inégalités entre les hommes*, il raconte comment alors qu'il quittait la France pour gagner l'Italie, avec des sacs remplis de pièces d'or pour assurer ses dépenses, il avait grand-peine à rester calme face à l'idée de se les faire dérober : il était complètement absorbé par cette préoccupation. De même, Sénèque, qui était très loin d'avoir une fortune médiocre, disait à cet égard : « Qui dépend des richesses craint pour elles ; or personne ne jouit d'un bien qui

satisfait de le posséder et la crainte incessante de le perdre. » Par opposition à nos passions modernes, il me semble que le cas d'Alexandre le Grand, l'homme ancien par excellence, soit intéressant à examiner : il dispensait de ses biens matériels à ses amis, suite à ses conquêtes en Perse, dans une abondance inimaginable. C'est que, dans sa grande vertu, il voyait la richesse non pas comme un instrument pour mesurer son succès, mais plutôt comme un bien qui le gardait lié aux désirs de son bas-ventre : il ne cherchait ni « le plaisir et la richesse, mais la valeur et la gloire » ; des biens immatériels. Plutarque disait : « [Le goût du bien-être matériel est] comme un despote exigeant et impitoyable. Il force d'acquiescer, et il défend d'user. Il excite le désir, et il interdit la jouissance. »

« Qu'une âme malade soit placée dans la richesse ou dans la pauvreté n'a aucune importance : son mal la suit »

préoccupés par notre réussite matérielle et sociale que nous oublions de méditer. De même, à cet homme qui n'avait plus de temps à consacrer à ses études et à ses réflexions depuis qu'il avait hérité de son père, Plutarque répond : « Eh! Malheureux! T'a-t-il rien laissé qui vaille ce qu'il t'a ravi, à savoir le loisir et la liberté? » C'est pourquoi, je crois, Sénèque exhortait Lucilius à se retirer de ses visées politiques, et pourquoi Montaigne nous exhorte à exercer notre jugement en ce qui a trait au goût du bien-être matériel : il ne faut pas être si épris de cette passion que nous oublions tout le reste. « Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins réformé, pour le savoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le lui permettait : et l'estime mieux, que s'il s'en fût démis, de ce qu'il en usait modérément et libéralement. », nous disait-il dans ses *Essais*. Or, nous connaissons tous un Cratès en puissance, ce cynique qui avait jeté toutes ses richesses dans une rivière, et qui, en voulant complètement se débarrasser du bien-être matériel, en était autant préoccupé qu'un autre. Or, il faut reconnaître puis assommer le désir plutôt que le nier. Car si les biens du corps ne sont pas ceux que nous visons, encore faut-il accepter que nous ne vivons pas sans eux. Mais c'est que le bonheur lié au bien-être matériel, le bonheur de la richesse, comme l'appelle Plutarque, est vain : « En quoi consiste le bonheur

FAUT-IL L'APPRÉCIER? FAUT-IL LE MÉPRISER?

de la richesse ? C'est qu'il en soit fait montre devant des témoins et des admirateurs : sans quoi elle n'est rien du tout. »

En effet, ce qui me préoccupe véritablement, c'est de savoir ce pour quoi ce proverbe n'est jamais articulé, selon ce que j'en juge, pour les bonnes raisons. Le bien-être matériel ne nous rend pas plus heureux, mais plus confortables, et même excite en nous des désirs qui outrepassent nos besoins. Antiphon, qui reprochait à Socrate de ne pas faire payer ses leçons et de mener une vie misérable, avait d'ailleurs mérité une réponse tout à fait fascinante : « Tu sembles croire, Antiphon, que le bonheur consiste dans le luxe et la magnificence ; moi, je pense que c'est le propre de la divinité de n'avoir aucun besoin, que, moins on a de besoins, plus on se rapproche d'elle. »

Un appel à la frugalité ?

Alors que plusieurs voient dans ce proverbe bien de chez nous un certain appel à la frugalité, ou encore à une certaine modération de l'avarice – comme si tout se rapportait et devait se rapporter à cette idée du bien-être matériel –, à moi il m'évoque immédiatement ces sages paroles de Sénèque : « Qu'une âme malade soit placée dans la richesse ou dans la pauvreté n'a aucune importance : son mal la suit. »

Cela, vraisemblablement, nous mène à une question des plus importantes : où faut-il chercher le bonheur, si le bien-être matériel semble insuffisant pour nous y mener, et si le mal suit même le riche ? En tout cas, Plutarque, me semble-t-il, offre une réponse des plus éloquentes à cette question : « Ce serait au mieux, s'il fallait que le bonheur s'achetât comme marchandise à vendre. Et toutefois vous en verrez plusieurs qui aiment mieux vivre au sein de la richesse en étant malheureux, que s'assurer la félicité en donnant de leur argent. Ce n'est pas quelque chose qui s'achète, que le calme de l'esprit, la générosité des sentiments, la constance, la fermeté, le secret de se suffire à soi-même. »

Voilà une idée qui semble disparue aujourd'hui : le bonheur, ce n'est pas quelque chose qui s'achète, mais c'est quelque chose propre à l'âme et qui vient avec le « calme de l'esprit, la générosité des sentiments, la constance, la fermeté, le secret de se suffire à soi-même. » Qui peut prétendre aujourd'hui pouvoir se suffire soi-même ? À l'époque du *self-made-(wo)man*, il semble que la réponse attendue soit : tout un chacun. Et pourtant, il me semble que ce n'est pas la bonne réponse, parce qu'elle fait abstraction de ce savoir dont nous avons besoin lorsque nous dinons seuls : le contentement de

soi. À cet égard, Montaigne, dans son essai *De la solitude*, rejoint tout à fait Plutarque : « La plus grande chose du monde c'est de savoir être à soi. »

Ce savoir, « savoir être à soi-même », il ne nécessite pas un détachement complet de la vie active, mais plutôt à ne pas être si attaché aux biens matériels et sociaux que nous oublions tout le reste ; ce n'est pas une vie solitaire à proprement parler à laquelle il nous incite, mais à une vie plus détachée des préoccupations domestiques, professionnelles, citoyennes, et des préoccupations liées à l'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur et la concupiscence, ces maux qui tiennent notre âme. C'est la vie qui nous mène à être capable de bien vivre avec nous-mêmes, de se plaire en notre propre

certaine oisiveté : « Cettui-ci tout pituitieux, chassieux et crasseux, que tu vois sortir après minuit d'une étude, penses-tu qu'il cherche, parmi les livres, comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage ? nulles nouvelles. [...] Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos, et la vie, à la réputation et à la gloire ? La plus inutile, vaine et fausse monnaie, qui soit en notre usage. »

Cultiver notre arrière-boutique

Voilà ce pour quoi Montaigne critique aussi fortement Cicéron, Pline, mais aussi ces hommes qui perdent la santé par leur labeur ; ils mettent tout leur effort à être riches ou reconnus, plutôt qu'à chercher ce bien de l'âme, qui les rendrait

seul qui ne dépend pas de ce qui nous est extérieur, et qui permet à tous, le pauvre comme le riche, de bien vivre. C'est ce savoir, cette connaissance de soi, et cette discussion avec soi dont Socrate nous fait montre, alors qu'il est en route pour le *Banquet* : « Chemin faisant, Socrate, l'esprit en quelque sorte concentré en lui-même, avançait en se laissant distancer. »

L'habitude de Socrate de se retirer en lui-même pour réfléchir en laissant ses convives paître parce qu'ils sont moins intéressants que le dialogue qu'il a avec lui-même, voilà l'arrière-boutique que tous devraient aspirer à avoir. Or, il me semble qu'une seule phrase du *Banquet* de Platon nous en dit plus sur la façon de bien vivre avec nous-mêmes, de bien

de Xénophon, le commentaire qu'il fait quant au bonheur de Socrate : lui se plaisait à partager avec ses amis la sagesse des livres des présocratiques, de discuter sur soi avec des amis vertueux et intéressés, et cela faisait son bonheur : « Pour moi, quand je l'entendais parler ainsi, je pensais qu'il était réellement heureux. » En vérité, le contentement de soi et la connaissance de soi, ces biens qui présupposent une arrière-boutique bien garnie, ils ont l'avantage, sur le bonheur de la richesse, de construire en nous-mêmes plutôt qu'à l'extérieur de nous, là où ils sont soumis aux aléas de la fortune et aux hommes divers et ondoyants. Aujourd'hui plus que jamais, nous aurions intérêt à prendre soin de notre arrière-boutique. Voilà



compagnie, c'est celle qui nous apprend à nous parler à nous-mêmes, ou encore celle qui nous permet d'apprécier les biens les plus grands, c'est celle qui nous libère de la coutume et nous contente partout où nous sommes. C'est celle qui cherche non pas la gloire ou la richesse par le travail, comme la vertu politique d'une part et la vertu libérale d'autre part nous enseignent à le faire, mais la vertu suprême, et le bonheur, par le contentement de l'âme. Mais ce savoir présuppose une activité qui est différente de celle à laquelle nous sommes habitués, ou du moins, une

véritablement heureux. C'est là où réside mon problème avec l'entrepreneur moderne : il lui faut quelques fois, parfois, souvent, sacrifier son loisir et sa santé en vue de ses biens matériels, et il néglige cette « arrière-boutique » dont nous parle Montaigne : « Il se faut réserver une arrière-boutique, toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissons notre vraie liberté et principale retraite et solitude. »

Car c'est dans cette arrière-boutique, me semble-t-il, que nous trouvons le véritable bonheur, le

vivre point, qu'une myriade de nos préoccupations modernes ; qu'un amalgame de textos insignifiants et de séries Netflix. Ce sont certes des divertissements agréables, mais notre grand mal aujourd'hui ne serait-il pas de n'avoir pour loisir que du divertissement, qui ne nous laisse rien à nous offrir ? Voilà l'intérêt de la réflexion sur soi, sur notre être. Et comment mieux l'alimenter qu'en trouvant en la lecture un miroir où se regarder ?

C'est pourquoi il n'est pas surprenant de lire, dans *Les Mémoires*

pourquoi ce proverbe bien de chez nous, « L'argent ne fait pas le bonheur », est si puissant et si vrai, et non pas pour les raisons que nous aurions pu initialement soupçonner. S'en suit pourtant un constat bien déprimant, constat qu'Allan Bloom nous partage avec désolation dans *L'amour et l'amitié* : « Nous vivons dans un pays où la lecture solitaire, avec le loisir et le calme qu'elle exige, a presque disparu. »

... Aujourd'hui plus que jamais, nous aurions intérêt à prendre soin de notre arrière-boutique.



Grégoire nous invite à la naissance d'une star et au décès d'un chat.

LES OBJETS CULTURELS DU MOIS

GRÉGOIRE COLLET
Éditeur Culture

Souris Calle

Souris, le chat de Sophie Calle est mort. Connue pour ses œuvres à la première personne, l'artiste a invité une quarantaine de musicien-ne-s pour parler du félin chéri dans l'album *Souris Calle*. La photographe, plasticienne, femme de lettre, et réalisatrice (rien que ça) explore ici les limites de la notion d'auteur-e : à qui revient le crédit de la création? Alors que le sujet et le propos original sont les siens, les mots, les langues et les musicalités de l'album sont ceux des artistes invité-e-s. Quand Calle parle du décès de Souris, elle souligne la violence de la perte d'un compagnon de vie de dix-sept ans, une expérience plus frappante que celle du décès de ses parents. Quelques-un-e-s des artistes connaissaient le chat, le reste a reçu une photo ainsi qu'une vidéo le montrant vivant avec Sophie Calle. La sélection des artistes est diverse et surprend : Bono côtoie entre autres Juliette Armanet, Jean-Michel Jarre, Pharrell Williams, Laurie Anderson ou Feu! Chatterton. Dans l'ensemble, l'album est disparate. On passe de l'expérimental d'Anderson, à la douceur habituelle de Lou Doillon, puis au death metal de Linus Öhrn. Disparate donc, mais l'album témoigne aussi de la singulière entreprise de Sophie Calle, qui étend ici son égocentrisme à son chat. ☹

A Star Is Born

Un chanteur connu et installé dans sa carrière, une serveuse chantant Piaf dans un bar gay les jeudis soir, une étincelle, un coup de foudre, l'ascension fulgurante de cette dernière puis le déclin du premier. Voilà à quelques détails près la recette du succès qu'est le film *A Star Is Born*, porté à l'écran par Bradley Cooper et Lady Gaga. Les deux acteur-ric-e-s racontent une nouvelle fois une histoire qui a suivi l'évolution du cinéma hollywoodien. Si la performance de Lady Gaga surprend, émeut et nous montre un nouveau visage de la star, le film reste très classique. La réalisation, d'abord, est sans grande surprise. Quelques plans témoignent des élans créatifs de Cooper et illuminent ponctuellement les deux heures de film mais la caméra reste en général le support d'un récit presque aseptisé. Le scénario, assez prévisible, donne au public ce qu'il peut demander d'un film de ce genre : de l'intensité amoureuse, des hauts, des bas, le tout saupoudré de paillettes. Tout ça n'est pas très réjouissant, mais l'effet est là. Le film ne prétend pas offrir autre chose que le conformisme hollywoodien habituel. On pourra toutefois noter la voix de Gaga, le questionnement furtif autour de la dépression ou de l'addiction et une fin cathartique contribuant à l'épaississement d'*A Star Is Born*, et permettant à l'œuvre de devenir un exemple ultime de divertissement. ☹



ÉVANGÉLINE DURAND-ALLIZÉ

THÉÂTRE

KINK, éloge de la sexualité consentie

Bondage et cire chaude sur la scène de l'Espace Libre.

MÉLINA NANTEL
Contributrice

Je n'ai jamais été aussi heureuse d'aller aux toilettes avant une représentation théâtrale. C'est ce que je me suis dit en arrivant à l'Espace Libre jeudi dernier, pour la première de *KINK*. La performance commence dans la

salle de bain du théâtre, où se maquille une magnifique femme aux traits masculins, qui porte du vernis à ongles, des talons hauts, et un accoutrement qui déjà, intriguent plusieurs des curieux et curieuses qui s'aventurent au petit coin. Avant même le début de la pièce, le spectateur comprend qu'il entre dans un univers bien particulier.

Consentement et performance

« Lorsqu'on achète un billet de théâtre, on accepte un peu de donner son accord à ce qu'il puisse se passer n'importe quoi, ou presque ». C'est autour de cette réflexion que Pascale St-Onge et Frédéric Sasseville-Painchaud ont eu envie de pousser plus loin les limites de la performance théâtrale. Tous deux adeptes de BDSM (bondage, domination, sadisme et masochisme), c'est à travers un discours franc sur la pratique sexuelle, à la fois poétique et sensuel, qu'ils se livrent à nous, en nous demandant de les suivre, ou pas.

Mélangant l'histoire du Petit Chaperon Rouge, où se pourchassent la gamine et le loup, leurs expériences personnelles et leurs débuts dans la pratique, les deux comédien-ne-s invitent le public à prendre part à la performance. Comme un leitmotiv, une phrase

revient sans cesse : « Veux-tu jouer avec moi? » Elle est adressée à un spectateur averti, qui peut dire oui, qui peut dire non, ou qui peut demander des explications. Le BDSM, c'est un peu ça aussi : des règles de jeu entendues, claires, un consentement répété, et un « *safe word* », un mot au cas où ça dégénère, que l'on n'espère ne pas avoir à prononcer. Puisqu'après tout, cela doit rester un jeu.

BDSM en poésie

Un spectateur verse de la cire chaude sur le dos de Frédéric. Les clefs des menottes de Pascale sont confiées à une femme assise à la première rangée. Ne vous en faites pas, il n'y a ni perversité, ni violence. On assiste à une scène de caresse au couteau, plus sensuelle qu'inquiétante. Il y a même une scène de bondage, empreinte de tendresse. Décidément, le BDSM tel qu'il est représenté à l'Espace

Libre est loin de la pratique sexuelle barbare souvent mis en avant dans la culture populaire. Entre des scènes sensuelles, les comédien-ne-s se livrent à nous dans des témoignages personnels qui démystifient tranquillement les nombreux tabous entourant ces pratiques. Pascale St-Onge nous confie avoir trouvé dans cet univers une éducation sexuelle qui lui avait manquée. Pour elle, le BDSM est avant tout un don de soi, une ouverture vers son propre désir et celui de l'autre. Ce que les deux créateur-ric-e-s souhaitent apporter à leur public, bien plus que l'envie d'adhérer à ces pratiques sexuelles, c'est de devenir sensible à ce qui est au cœur de l'univers *kinky* : le consentement.

Plus d'un an après le mouvement #MeToo, quoi de mieux qu'un éloge à la sexualité consentante pour se réapproprier son corps et démystifier les tabous? ☹



©MARIE-NÖEL PILON

Voyage avec Nuné Melik

La violoniste d'origine arménienne nous fait redécouvrir un répertoire méconnu.

SOPHIE RENAUDIN
Contributrice

Le 25 octobre dernier, la violoniste Nuné Melik et le pianiste Michel-Alexandre Broekaert se sont réunis le temps d'un concert d'une heure, à la Salle Claude-Léveillée, salle intimiste de la Place des Arts de Montréal qui compte à peine plus de cent vingt sièges. La violoniste, d'origine arménienne, a souhaité faire découvrir à ce public très restreint des morceaux tirés, ou inspirés, du répertoire caucasien. L'occasion pour Nuné Melik de présenter un fragment de son premier album paru en octobre 2017, intitulé *Hidden Treasure*.

Entre musique et musicologie

L'album original de Nuné Melik est construit à partir d'une idée précise : mêler découvertes musicales et savoir historique. Cette démarche s'explique par le parcours spécifique de l'artiste, qui conjugue formation de musicienne et formation de musicologie.

Après avoir terminé une maîtrise en interprétation à l'Université de Montréal, Nuné Melik commence un travail de thèse sur les œuvres du compositeur arménien Arno Babadjanian dans le cadre de son doctorat à l'Université McGill. Par sa formation, Nuné Melik

« le thème (...) rappelle l'élégante conduite des lignes mélodiques de Dmitri Chostakovitch »

jouit d'un double avantage : elle peut appréhender l'histoire de la musique, et en particulier l'histoire de la musique arménienne, au travers de sa sensibilité de musicienne, tandis qu'elle enrichit sans cesse sa pratique instrumentale par ses connaissances des œuvres, de leur contexte et de leur histoire. En effet, son mode de jeu varie en fonction de la pièce choisie. Par exemple, Nuné Melik applique une

technique musicale particulière dans *Apricot Tree*, œuvre issue du folklore arménien, composée par Komitas Vardapet au début du XX^{ème} siècle. Par moments, la violoniste refuse un son clair et net, s'écartant de l'idéal du son pur recherché par la musique classique occidentale, et opte pour un son brut, étouffé, presque âpre, produit par des frottements appuyés de l'archet sur les cordes du violon. Ce choix s'appuie sur un savoir musicologique précis : il traduit la volonté de se rapprocher le plus possible du timbre produit par le kemantcha, instrument à cordes frottées caractéristique de la tradition arménienne.

Valoriser un patrimoine négligé

Le projet de Nuné Melik, au travers de ses recherches et de la programmation de ses concerts, est de mettre en valeur la richesse et la diversité de la musique arménienne. En ce sens, elle choisit d'interpréter des œuvres d'un répertoire moins fréquenté : on pense notamment à la Sonate pour violon op. 1 de Karen Khachaturian, neveu du célèbre



Aram Khachaturian, compositeur incontournable du répertoire arménien. Composée en 1947, cette sonate s'éloigne du folklore traditionnel arménien pour mêler différents styles et influences. Tandis que, avec ses rythmes vifs et syncopés, le premier mouvement puise dans un vocabulaire jazz, le thème grave, mélancolique et langoureux du deuxième mouvement rappelle l'élégante conduite des lignes mélodiques de Dmitri Chostakovitch, de qui Karen Khachaturian fut l'élève.

Accompagnée par le discret et talentueux pianiste Michel-Alexandre Broekaert, Nuné Melik arpente un répertoire méconnu, de manière subtile et brillante. Ses concerts et son album sont pour elle l'occasion d'expliquer sa démarche, ses intentions, et ses choix d'interprétation, afin de faire découvrir et apprécier des œuvres rarement jouées. Le public est ravi ; il faut avouer que la Salle Claude-Léveillée est le lieu parfait pour lier pédagogie et musique, voyage musical et intimité entre public et interprètes. ☺

THÉÂTRE

Le déclin s'invite au théâtre

« Plus ça change, plus c'est pareil », ou la devise du *déclin de l'empire américain*

KATHERINE MARIN
Éditrice Société

Le théâtre PÂP se présente comme un « théâtre à texte », et il honore son mandat avec *Le déclin de l'empire américain*, dont les dernières représentations paraissent la semaine passée. Loin d'être un « copié-collé » du scénario de Denys Arcand, l'adaptation de Patrice Dubois et Alain Farah pique l'audience par sa persistante

actualité. La femme-objet, l'ignorance, la culture du viol, autant de sujets de discussion entre les personnages qui s'entremêlent dans un jeu de mensonges et de vérités. Commençons par poser l'hypothèse qui guidera toute la pièce : selon Judith, universitaire et écrivaine de renom, le déclin de l'empire américain est un mythe, puisque cela impliquerait qu'il y ait déjà eu un âge d'or ; conséquemment, il n'existe qu'un « déluge ». C'est cette pré-

misse, tirée du livre de Judith, qui guidera la pièce.

La femme comme victime

Le personnage de Marie-Hélène, journaliste, mère de famille et « femme libérée », raconte au début de la pièce ses ébats avec son nouvel amant. Elle explique que les pratiques sexuelles dégradantes de

« la chute d'un empire (culturel et social) violent et sexiste emporte tous les personnages »

ce dernier lui procurent un plaisir sexuel méconnu d'elle jusqu'alors, et qu'elle a même peur de savoir jusqu'où elle serait prête à aller dans les aventures sadomasochistes dont elle est la victime. En faisant références à ses aventures, elle lance d'ailleurs à Judith : « le pou-

voir de la victime, tu ne peux pas savoir ce que c'est, c'est effrayant ». Cette phrase semble évidemment lourde de sens dans le contexte social actuel, où la parole de la victime et son statut sont constamment remis en question.

Le flirt vérité-mensonge

Lors du souper, pendant lequel se rencontrent les quatre hommes et les quatre femmes, commence une danse dangereuse entre pouvoir et impuissance, vérité et mensonge. Certain-e-s marchent sur des œufs pour garder leurs secrets de tromperie, d'autres crachent cruellement la vérité à la face de celles et ceux qui s'y attendent le moins. Tout le monde semble se tirer mutuellement vers le bas, et la chute d'un empire (culturel et social) violent et sexiste emporte tous les personnages.

Lumière aveuglante

Certaines scènes sont brillamment mises en lumière dans la pièce, leur donnant une importance que le film n'a pu leur donner.

Notamment celle où Marco se livre dans un monologue dans lequel il remet en question la place des universitaires et intellectuel-le-s au sein de la société. Ainsi, tout le monde, de toute classe sociale, se trouve dans le rôle d'agresseur-e et d'agressé-e, rendant au public une brutale représentation de cette valse infernale qui dure depuis toujours, entre hommes et femmes comme entre classes sociales.

Une actualisation qui fait du bien

Les personnages sont d'une agréable authenticité ; ils appartiennent bien à l'univers théâtral plutôt qu'au cinéma. Les références aux produits de consommation et à la culture des années 2000 colorent le texte et le rendent accessible au jeune public. Certains éléments, comme le possible sida de Claude (nom du personnage, *ndlr*) dans le film de 1986, sont laissés en suspens. Enfin, le message du film ici réactualisé nous crie que l'hypothèse de départ, posée par Judith est bien vraie, du fait qu'il est toujours pertinent trente ans plus tard : il n'y a pas de déclin, seulement un déluge. ☺



©CLAUDE GAGNON



GRÉGOIRE COLLET

Quand l'art se heurte aux frontières

La controverse de SOPHIE interroge sur les prises de position des artistes.

NIELS ULRICH

Coordonnateur de la correction

Le jeudi 27 septembre, le festival POP accueillait le phénomène SOPHIE à la Société des Arts Technologiques. La salle était pleine, le public en exaltation. SOPHIE est reconnue pour sa musique pop innovatrice et expérimentale, ainsi que pour ses collaborations en tant que productrice avec plusieurs artistes de renom, comme Madonna, Vince Staples ou encore Charli XCX. Plus qu'une artiste talentueuse, SOPHIE fait également partie de ces personnalités qui incarnent la lutte pour les droits LGBTQ2I+, avec une attention particulière pour les personnes transgenres et non-binaires.

Tournée sous la controverse

Malgré son succès, SOPHIE n'est pas à l'abri des critiques. Sur son profil Instagram, l'annonce de ses futures dates de tournée suscite d'innombrables réactions : plusieurs centaines de commentaires demandent à l'artiste d'annuler sa représentation au Tel Aviv Barby Club, en Israël. « *Annule Tel Aviv* », « *pas Israël, s'il te plaît* » sont le genre de remarques que l'on peut trouver sous cette photo. Les réactions resurgissent à chaque nouvelle photo publiée par l'artiste, ainsi que sur ses autres réseaux sociaux, tel que Twitter.

QU'EST-CE QUE LE PINKWASHING?

Le *pinkwashing* désigne la récupération d'éléments de la lutte pour les droits LGBTQ+ à des fins politiques ou commerciales. Cette récupération pose problème car les personnes et causes concernées n'en bénéficient pas, et au contraire se retrouvent souvent instrumentalisées. De plus, elle participe à une vulgarisation discréditant la cause défendue, les entreprises ou entités politiques reprenant les thématiques LGBTQ+ dans ce contexte n'étant aucunement légitimes.

Pendant plusieurs mois, l'artiste maintient les dates de sa tournée, et ne répond d'aucune manière aux pressions réclamant l'annulation de la représentation de Tel Aviv. Le 10 octobre, elle annonce brièvement qu'elle décide d'annuler une partie importante de sa tournée en Europe. Parmi ces sept représentations : celle prévue à Tel Aviv. Elle affirme que c'est une décision fondée sur son envie de produire plus de musique et de mettre en scène les meilleures représentations possibles. Pourtant, cela ne tient pas lieu d'explication ou de réponse aux demandes d'annulation, et nous fait évidemment douter des réelles causes de ce retrait de la tournée.

La question du recul

Art et prise de position sont très souvent liés. Les artistes de toutes sortes, par la plateforme que leur offre leur visibilité, ont la possibilité d'exprimer idées et opinions. Mais cela peut s'avérer être à double tranchant. En effet, les artistes doivent parfois faire des choix concernant des questions qu'ils et elles ne maîtrisent pas, ou peu. Ces prises de position hasardeuses posent problème sur différents

aspects : elles peuvent avoir des conséquences insoupçonnées par l'artiste sur divers groupes ou individus. De plus, dans certains cas, la légitimité de l'artiste de prendre une position peut être discutée. Que ce soit parce qu'il-elle n'est pas membre d'un groupe concerné par la situation, ou simplement car il-elle ne possède pas les renseignements nécessaires pour prendre une décision appropriée.

SOPHIE est un exemple flagrant de ce problème. En acceptant de se produire à Tel Aviv, elle se heurte à un problème bien loin de ses engagements habituels : celui de prendre parti vis-à-vis du conflit israélo-palestinien. Une discussion intéressante peut cependant être engagée à propos de cette dernière affirmation. SOPHIE prend-elle vraiment position en acceptant de se produire en Israël?

Pression de la surexposition

De par la forme et l'utilisation des médias et moyens de communication, on s'attend d'une certaine manière à connaître les opinions des personnalités utilisant ces plateformes à grande échelle. Tou-te-s

n'exposent pas leurs idées politiques, surtout quand il s'agit d'un sujet aussi complexe que le conflit israélo-palestinien. Leur choix de se produire en Israël est donc pris comme une déclaration en tant que telle : « qui ne dit mot consent ». SOPHIE, en acceptant de se produire à Tel Aviv, laisse entendre un certain accord concernant les revendications et actions d'Israël dans le cadre du conflit, et met de côté celles du peuple palestinien. Elle ignore également les accusations de *pinkwashing* (voir encadré) portées à l'encontre de la ville de Tel Aviv, qui se servirait d'une image *gay-friendly* afin de détourner l'attention du climat politique. Ce choix de se produire à Tel Aviv n'est donc pas totalement étranger à la cause que SOPHIE représente.

Clarifier l'intention

Il est donc légitime de s'interroger sur les raisons qui poussent les artistes à faire ce genre de choix, menant à une prise de position parfois involontaire. Serait-ce lié à un simple appât du gain? La rémunération est sans doute un poids non négligeable dans l'attrait de certaines destinations. Dans l'exemple de cet article,

on peut imaginer que SOPHIE a reçu une proposition financière intéressante, motivée par la volonté de Tel Aviv de s'ouvrir aux communautés LGBTQ2I+. En plus de l'aspect pécunier, on peut également penser à un simple désintérêt face au conflit, pouvant aller jusqu'à l'ignorance. Ce manque d'attention quant à certaines situations politiques ou discriminatoires se traduit parfois (souvent) par des actions pouvant porter un certain préjudice aux personnes concernées.

Dans une situation aussi épineuse que celle du conflit israélo-palestinien et de sa médiatisation, les artistes ne peuvent pas se permettre une prise de position hasardeuse. Cela signifie-t-il qu'aucun-e artiste ne peut se produire en Israël? Non, mais ils et elles se doivent d'avoir un point de vue clair, ainsi qu'une cohérence dans leurs propos et actions. Leur manière de revenir, ou non, en arrière, est également importante. La « technique de l'autruche », qui consiste à ignorer toute critique et soudainement annuler une représentation, ne paraît pas être la bonne solution. Une prise de position floue peut mener à des récupérations politiques qui ne seraient pas souhaitées par l'artiste. De plus, une incompréhension de la part du public, ou des déclarations trop maladroites peuvent fortement atteindre la réputation d'un-e artiste, qui sera ensuite catégorisé-e selon ses actions et affirmations. ☹

LIGNE DE FUITE LIGNE DE FUITE LIGNE DE FUITE

ALINA LASRY
Contributrice

poésie d'un réveil gris rose

Endormie dans mon corps chagriné,
Tous les matins aux aurores pourtant
Les fleurs enrobent mes draps à la couleur du jour
Leur odeur orchestre chacune de mes visions et me claque dans la gueule soumise- je-
Encore, les fleurs enrobent mes draps à la couleur du jour.

Approche [titre provisoire]

Je suis emprise par tes paroles incomprises, assommée par ton absence foudroyante
Je marche et galope sur l'autre côte atlantique
J'oublie et croque dans le citron bientôt pressé de l'innocence
L'hypnose des vers et des bleus entraîne mes lèvres
dans le courant des sourires incertains
Notre salive coule sur mon visage et mes larmes s'y mêlent
La joie des deux mois, ce double je estival me bouscule et je
chute de la falaise à l'approche du retour brutal
Adieu innocence, adieu naïveté, adieu souplesse
J'accueille les fruits de la vieillesse et la crème du temps si rugueuse
Les non-dits retomberont, m'étoufferont, et
Je lutterai pour ne pas m'effondrer mais caresser le tendre poil de Montréal

texte pour hier et pour demain

C'est le long des fils insaisissables mêlant nos crânes que j'éprouve le temps s'échapper.
Le grincement des minutes s'enchaîne et mène à saisir le sens du martellement de tes mots,
Pourquoi l'attente, pour avoir la douceur du temps?
Tous ces regards enivrés, tes cils qui doucement se glissent sur tes yeux
puis remontent avec cette étincelle de plaisante incompréhension,
C'est cette inconstance qui permet d'avancer, mais celle-ci qui sans cesse nous fait reculer.
Mon cœur me ronge et enfle, sans plus ne savoir où il pourra se réfugier.
Suis-je à l'attente de quelque chose qui pertinemment ne me retrouvera jamais?

comme au bon jeune temps

J'ai envie de profiter comme au bon jeune temps
Le temps de la deuxième année
Entre la 4347 et le 3878 Saint Lo
Entre ingurgitation de bières, clopes sur clopes voyageant de bouche en bouche
« Binouz et petites clopes »
Des salons enfumés où nos cerveaux trippaient
Une envie de m'asperger d'un jet de bonheur
État du moment : nostalgie de l'année dernière
Je travaille dans la douce mélancolie qui apaise mon cœur et le tord légèrement
La nostalgie de la tendresse de l'innocence et des yeux qui pétillent
Je veux remplir mon verre d'une eau gazéifiée et doucement l'avalier.
Et puis... me relancer?

CONFÉRENCE

Roxane Gay met tout le monde d'accord

Dre Roxane Gay met en évidence des **vérités sous-considérées**.

SARAH FOSSAT
Contributrice

« **L**orsqu'on demande ma définition du féminisme, je n'ai plus de réponse à donner : nous sommes en 2018! Soit l'on sait, soit l'on ne sait pas [ce qu'est le féminisme, *ndlr.*] »

Le jeudi 11 octobre dernier se tenait l'édition 2018 des conférences *Beatty Memorial*, organisées par l'Université McGill depuis plus de cinquante ans, où était invitée cette année l'auteure, critique culturelle et professeure Roxane Gay. Cette dernière proposait une allocution sur le thème « *Difficult Women, Bad Feminists and Unruly Bodies* » (Des femmes unaccomplées, mauvaises féministes et corps indisciplinés, *ndlr.*)

« [...] exposer [le] point de vue [des agresseurs] mène inévitablement à renier le statut de la femme qui témoigne et qui met, elle, véritablement sa vie en jeu »

C'est sur un ton simple et ouvert, qui, à plusieurs reprises, a fait rire aux éclats la salle bondée, que l'auteure a illuminé avec malice des thèmes complexes ayant particulièrement jalonné l'année 2018. Son discours ainsi que la séance de questions-réponses organisée par la MC de l'événement, Nantali Indongo, se sont développés autour du mouvement #MeToo, et de ses conséquences sur l'importance du corps des femmes dans les espaces publics et privés. La brillante auteure du *best-seller* mondial et traduit en plusieurs langues *Bad Feminist* n'a

également pas manqué d'en appeler à l'apaisement et à « beaucoup d'amour » à travers ces sujets, tout en considérant les différentes marginalisations et enjeux d'oppressions portées à son attention.

Un an de #MeToo

De manière on ne peut plus directe, l'auteure souleva rapidement le sujet des « vrais problèmes de ce monde » en s'appuyant sur la récente affaire de l'assermentation problématique d'un juge de la Cour suprême des États-Unis, Brett M. Kavanaugh. Ce dernier a été dernièrement sélectionné et assermenté en dépit d'être visé par une enquête pour de multiples accusations de harcèlement et d'agressions sexuelles, et une retentissante audition du Dre Christine Blasey Ford,

l'accusant d'agression sexuelle lorsqu'elle était au lycée.

Malgré l'issue de cette audience, l'auteure souligne l'importance du témoignage du Dre Blasey, calme, clair et précis en contraste avec celui du juge Kavanaugh : selon elle, il n'était que rage, égo, « *entitlement* », renforçant le grotesque de son personnage et contribuant à la visibilité du mythe de « *Men Who Are Trash* ». Il s'agit d'hommes qui, visés par des témoignages et accusations, les renient et s'approprient le rôle des victimes, en affichant le fait que leur

vie soit ruinée par ces affaires — ce qui entraîne une sorte de compassion, voire de pardon à leur égard. Pour Gay, ces procédés sont souvent menés à bien par la parole donnée à ces hommes dans les médias : des excuses sont impossibles pour ces derniers, et de surcroît, exposer leur point de vue mène inévitablement à renier le statut de la femme qui témoigne et qui met, elle, véritablement sa vie en jeu.

L'auteure continue cette défense du témoignage des survivant-e-s en montrant que la nomination de Brett Kavanaugh révèle une marginalité des changements sociétaux impulsés par #MeToo.

Après tout, il est devenu légitime de se poser la question : à quoi peut bien servir de témoigner et risquer tout ce que cela implique pour un-e survivant-e lorsque qu'on voit les exemples de tant d'hommes blanchis, comme le Juge Kavanaugh, mais aussi le retour de Louis CK sur scène, ou encore certaines accusations abandonnées contre Weinstein?

« Il est évident qu'il y a plus que l'oppression et la souffrance qui devraient être associés au fait d'être une femme »

Mais pour Gay, il faut redoubler d'attention à l'encontre des témoignages, continuer de croire les survivant-e-s, et réaffirmer les sanctions à l'encontre des agresseurs. Le changement marginal de #MeToo montre surtout que les structures sociopolitiques ne changent pas, et révèle de manière sous-jacente l'absurde réalité d'être une femme. #MeToo est le marqueur d'une condition féminine, où le *womanhood* est réduit à la souffrance, la résistance. Il est évident que l'oppression et la souffrance ne devraient pas seule être associées au fait d'être une femme. C'est là où le mouvement #MeToo apporte le plus pour Roxane Gay : au-delà de ce que le mot-dièse révèle de la condition des femmes, il invite à une réflexion en profondeur pour s'assurer que les femmes puissent faire plus que simplement survivre à leur condition de genre.

Il s'agit d'intervenir en créant un changement qui dure au cœur des structures sociopolitiques, qui



bénéficie aux minorités, aux plus fragiles : les sans-papiers, les mères monoparentales, et les minorités ethniques, afin de créer une culture au-delà de #MeToo.

Marginalisation et oppression

Pour celle qui, à travers son œuvre et son travail, « essa[ie] d'être la voix de ceux qu'on n'entend pas et des marginalisé-e-s », le problème est que lorsqu'il s'agit de ces dernier-e-s, la société ne fonctionne pas de la bonne manière pour les entendre.

Gay explique qu'il est attendu de ces communautés marginalisées et opprimées d'être « parfaites » dans leurs combats. Ce propos trouve une illustration, selon l'auteure, dans l'exemple du standard imposé par les normes de la civilisation occidentale, s'incarnant en la « femme noire sauveuse » qui devrait consacrer sa

oppressions, car aucun bénéfice ne réside dans la comparaison.

De l'effet des corps indisciplinés

Le statut d'auteure de Roxane Gay l'amène à particulièrement valoriser l'écriture sur ce qu'elle ne connaît pas, et la pousse à une exploration. Ainsi, lorsque son éditrice lui a demandé d'écrire sur le sujet qu'elle aimait le moins, sa réponse était évidente : son corps. Parler de son corps, des corps marginalisés, c'est le sujet qu'elle aborde dans *A Memoir of (My) Body* publié en 2017. En lien avec cet ouvrage, l'auteure clôt la conférence en répondant à une question : comment considérer le sujet des corps des femmes surexposés sur les réseaux sociaux en rapport avec l'identification des jeunes filles à ces corps, souvent parfaits, de blogueuses, modèles et célébrités? Pour l'auteure, cette exposition n'est pas un problème en

« [Kavanaugh] n'était que rage, égo, « *entitlement* », renforçant le grotesque de son personnage et contribuant à la visibilité du mythe de « *Men Who Are Trash* » »

personne et sa vie à la défense de l'ensemble de la communauté.

L'auteure recommande plutôt à ceux et celles partageant des identités marginalisées multiples la primauté du *self-care* : se battre pour soi d'abord ne signifie pas abandonner le combat pour sa communauté, mais plutôt prendre soin de soi.

Cela va de pair avec la compassion et l'empathie pour soi-même, son oppression et celle des autres. Entre communautés, il est nécessaire de faire preuve d'empathie envers les autres, en usant notamment de l'expérience personnelle d'une minorisation ou de l'oppression. La clé de lecture de ces oppressions reste l'amour et la compréhension envers toutes les

soi lorsqu'elle est choisie, chacun étant libre de considérer ce qui est bon de faire avec son propre corps. Cependant, le problème réside dans le spectre des corps présentés et disponibles, à travers lesquels les jeunes filles tentent de s'identifier : les modèles sont en fait restreints à un idéal, et une représentation plus large des corps et de leurs différences est nécessaire.

Là semble être l'aspect principal du message de Roxane Gay : plus de diversité, plus de tolérance, de communication et de compréhension sont les composantes du façonnement d'une nouvelle culture, ancrée dans une reconstruction des standards à long terme ; une culture où #MeToo ne serait pas nécessaire. ☉

